



Master

2022

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

---

"Se déconstruire et s'engager": masculinité, féminisme et transformation  
de soi

---

Duquesnoy, Lucas Jean

**How to cite**

DUQUESNOY, Lucas Jean. 'Se déconstruire et s'engager': masculinité, féminisme et transformation de soi. Master, 2022.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:163716>



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**FACULTÉ DES SCIENCES  
DE LA SOCIÉTÉ**

**« SE DÉCONSTRUIRE ET S'ENGAGER » :  
MASCULINITÉ, FÉMINISME ET  
TRANSFORMATION DE SOI**

**Lucas Duquesnoy**

Août 2022

**Mémoire de Master en sociologie sous la direction de Marylène  
Lieber**



## TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES TABLEAUX	7
REMERCIEMENTS	9
INTRODUCTION	13
Regards féministes et perspectives socio-historiques sur l'engagement des hommes	15
Critical studies on men and masculinities : les sciences sociales du mâle	19
Dispositions sociales et engagement féministe	22
PROBLÉMATIQUE ET QUESTION(S) DE RECHERCHE	25
ENQUÊTER SUR LES HOMMES ET LES MASCULINITÉS : ENJEUX METHODOLOGIQUES	27
HOMMES ET FÉMINISTES : SOCIOLOGIE D'UNE CONTRADICTION	32
Se dire féministe au masculin	32
Trouver sa place dans la lutte	33
Être reconnu et valorisé : les rétributions du féminisme au masculin	34
Douter et questionner la lutte	35
Le féminisme comme guide de vie ?	36
CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ MASCULINE ET CONFLITS DE GENRE	39
La famille, féministe ou pas ?	39
L'école du genre	42
Féminisme et engagement à gauche	46
Aimer (aussi) les hommes et s'identifier aux femmes*	47
Construction sociale de l'hétérosexualité	49
Régimes locaux de masculinité	50
MODALITÉS D'ENGAGEMENT ET DISEMPOWERMENT DE DOMINANTS	53
Militer en dehors des milieux féministes	53
Un slacktivism peu contraignant	53

Production du genre en milieu militant	54
La famille et le couple comme lieux de mise en pratique du féminisme	59
Déempouvoier la sexualité et investir de nouveaux désirs	61
Utiliser ses privilèges pour lutter contre le sexisme	67
Un féminisme du quotidien sans contraintes	69
CONCLUSION	71
BIBLIOGRAPHIE	75
ANNEXES	81
Annexe 1 – Guide d’entretien	83
Annexe 2 - Codebook	85





## Table des tableaux

Tableau 1 – Présentation de l'échantillon

30



## Remerciements

Ma dette intellectuelle au moment de conclure ce travail est immense et je ne peux qu'avoir une pensée pour toutes celles et ceux dont les écrits ont guidé tant la rédaction de ce mémoire que mon parcours académique des cinq dernières années. Ce sont leurs pensées, leurs philosophies, leurs théories, et parfois même leur humour, qui ont pour beaucoup permis de terminer ce cursus dans le même état de fascination qu'à son commencement.

Je remercie évidemment ma directrice de mémoire Marylène Lieber d'avoir accepté de diriger cette recherche. Son soutien et ses conseils ont été précieux tout au long du chemin et ont permis de débloquent des impasses. Je la remercie également d'avoir su insuffler en moi cette passion pour l'étude des masculinités dès ce premier cours où, assis en haut d'un amphithéâtre, j'entendais pour la première fois parler de Raewyn Connell et avait le sentiment de mettre des mots sur ce que je n'avais jusque-là jamais su dire.

Je remercie également Claudine Burton-Jeangros d'avoir accepté de faire partie de mon jury de soutenance. Suivre son enseignement a toujours été d'une grande richesse, tant en bachelor qu'en master, et n'a eu de cesse de cultiver mon esprit critique.

Merci à Vanessa Fagnoli d'avoir su cultiver cet amour des méthodes qualitatives en moi. Sa passion et son éthique m'ont guidé à chaque étape de ce travail et j'espère avoir su rendre honneur à son enseignement. Merci à Géraldine Bugnon pour ses conseils dans les premières étapes de la conceptualisation de son travail, que ce soit sur un plan académique ou sur un plan personnel (savoir préserver une vie en dehors de la recherche est essentiel).

Merci à mes camarades de master, Fantine Gicquel, Jimmy Clerc, Annabella Zamora, pour leur amitié et leur soutien durant ces deux années d'études passées ensemble. Malgré une pandémie mondiale et des périodes difficiles, la solidarité qui s'est établie entre nous m'est extrêmement précieuse. Notre « jardin sociologique » est d'ores et déjà rempli de magnifiques fleurs et je me réjouis de voir les prochaines floraisons. Un merci plus appuyé à Jimmy pour tes nombreuses photos de chat envoyées à toute heure de la journée pour me rappeler de ne pas prendre les choses trop sérieusement et qu'il existait encore une vie dehors.

Merci à mes amies, Juliette, Morgane, Océane, pour votre soutien et votre amour inconditionnel tout au long de nos études et de ces années passées ensemble. Vous rencontrer a été un véritable cadeau de la vie. Vos précieux conseils et votre écoute durant cette année difficile, votre présence au moment de faire des choix, votre amitié ont été tant de facteurs décisifs pour arriver au terme de ce projet. Merci également à Elsa Rodriguez d'avoir pris le temps de débattre avec moi du sujet de ce mémoire et d'y avoir apporté de nouvelles perspectives, de nouvelles tensions.

Merci à ma famille, et plus particulièrement à ma mère Cathy de ne m'avoir jamais lâché. Dans les moments de doute, dans les moments d'angoisse, dans les moments de joie, dans les moments de fête, tu étais là, comme tu l'as toujours été depuis le début. Ce mémoire n'existerait probablement pas sans toi, et c'est pour rendre hommage aux valeurs d'égalité, d'indépendance et de liberté que je me suis engagé sur cette voie. Merci également au chat

Mozart, trop souvent oublié dans des remerciements, d'avoir su écouter patiemment mes vociférations et autres réflexions à voix haute sous son regard souvent ahuri ou amusé.

Enfin, je remercie du fond du cœur les hommes qui ont accepté de me rencontrer et de témoigner de leur expérience. Votre confiance m'honore et j'espère en avoir fait bon usage au cours de ce travail. Vos parcours m'inspirent et me donnent foi en un nouvel avenir, en une nouvelle donne, une nouvelle manière de réinventer les modes d'ordonnement de nos vies.





## Introduction

*Je soutiens que l'identité sexuelle masculine est une construction de toute pièces, politiques et éthique, et que la masculinité n'a un sens personnel que du fait d'être créée par certains actes, choix et stratégies – qui ont des conséquences dévastatrices pour la société humaine.*

*John Stoltenberg*

*Pour connaître l'amour, il faut que les hommes soient capables de renoncer à la volonté de dominer. Qu'ils soient capables de choisir la vie plutôt que la mort. Qu'ils veuillent changer.*

*bell hooks*

Face à ces lignes écrites par bell hooks dans *La volonté de changer* en 2004, les lecteur.ice.s ne pourront s'empêcher d'être ramené.e.s à une question centrale dans les débats féministes autour de la question des masculinités. Plus qu'une question de volonté, les hommes peuvent-ils changer ? Peuvent-ils choisir un autre chemin que celui de la domination ? La réponse à cette question est loin d'être évidente, et amène immédiatement les personnes tentant d'y répondre dans des considérations les dépassant, puisque qu'il ne s'agit pas ici de s'attaquer à une multitude de comportements individuels pouvant être adressés de manière isolée, mais d'un système global de domination, reposant sur la supériorité affirmée des hommes sur les femmes\*<sup>1</sup> et de certains hommes sur le reste des hommes. Comme le rappelle toujours bell hooks « (...) *le problème, ce n'était pas les hommes, mais le patriarcat, le sexisme et la domination masculine* » (2020, p. 98). Loin de l'idée véhiculée selon laquelle les féministes « *détesteraient les hommes* » (ibid., p.99 ; Harmange, 2020), la littérature féministe a au contraire fourni de nombreuses pistes de réflexion pour un changement radical des hommes en les invitant à penser depuis une position de privilège et donc à se percevoir en tant que membre d'une classe dominante, à dénaturiser leur regard.

L'émergence d'un champ d'étude spécifique, les *critical studies on men and masculinities*, a permis le développement de concepts sociologiques aujourd'hui incontournables à l'instar de la masculinité hégémonique de Raewyn Connell et avancé des pistes théoriques pour une plus grande plus implication des hommes dans la lutte contre la violence patriarcale (Gibbs, Vaughan, et al., 2015; R. Burrell et Flood, 2019). Ce changement de perspective sur la possibilité théorique d'une « transformation » des hommes fait dire à certain.e.s que l'on voit désormais un déplacement vers les hommes, un « *turn to men* » (Flood, 2017) dans les politiques publiques visant à lutter contre les violences. Ce changement de paradigme est cependant inégal, et n'implique pas les mêmes demandes pour les hommes. Si très peu d'efforts leurs sont demandés pour changer leurs pratiques et leurs représentations, les gratifications et rétributions sociales restent significatives pour ceux qui choisissent de mettre en œuvre ces recommandations éthiques. À l'image de ce tournant, le canton du

---

<sup>1</sup> Le terme « femmes\* » fait ici référence à toute personne s'identifiant comme tel, tandis que le terme « homme » fait référence à toute personne assignée comme tel à la naissance et continuant de répondre à cette identification.

Valais ouvre en 2021 un « Männerbüro »<sup>2</sup>, une permanence sociale pour les hommes ayant « des questions liées à la masculinité » ou encore sur la gestion des conflits familiaux ou la paternité. Dix ans plus tôt, le canton de Zürich avait initié une démarche similaire en nommant un délégué aux questions masculines<sup>3</sup>. Si ce type de démarches peut sembler relativement flou au niveau de ses objectifs, il n'en résulte pas moins d'une volonté publique pour un engagement plus fort des hommes.

Malgré ce tournant politique, les organisations féministes restent pour leur part peu ouvertes aux hommes. Si ces derniers ne sont pas systématiquement explicitement « interdits » de prendre part aux mouvements, le large recours au principe de « mixité choisie » les exclut de facto des grands moments d'organisation de la lutte. S'il ne semble pas non plus, par ailleurs, que la demande masculine soit immense pour rejoindre les rangs des mouvements féministes, l'impossibilité pour les hommes cisgenres d'assister aux réunions ou de participer directement aux actions ne les invite pas à chercher à s'engager. Plus récemment, la non-mixité a encore fait réagir au sein de nos frontières, que ce soit lors des dernières grèves féministes nationales où les hommes étaient plus encouragés à utiliser cette journée pour réfléchir à leurs privilèges et apporter un soutien logistique aux femmes\* en grève qu'à défiler dans le cortège ou lors de l'organisation d'une soirée de jeu non-mixte dans une ludothèque genevoise ayant fait bondir la droite communale<sup>4</sup>. En réponse à cette relative exclusion (toute personne s'étant rendue à une manifestation pour les droits des femmes\* aura tout de même pu y constater une présence non-négligeable d'hommes), des organisations masculines se sont développées. Ces organisations, bien que se présentant comme soutenant les droits des femmes\*, restent distantes des mouvements féministes, et proposent une approche plus orientée vers le « développement personnel » des hommes que sur la prévention des violences masculines et du sexisme (Salah, Deslauriers, et al., 2016).

Il est alors étonnant que certains hommes aient fait le choix d'entamer une réflexion sur leurs privilèges en se positionnant comme alliés des luttes féministes. Cet engagement prend diverses formes, qu'il s'agisse d'une participation active à des actions, d'un soutien logistique à des collectifs, de l'utilisation de ses privilèges pour informer sur les questions de genre auprès d'autres hommes ou encore pour amorcer un travail de déconstruction - voire de dissolution – de son identité masculine.

Ce mémoire se propose d'explorer les facteurs et modalités d'engagements ayant poussé ces hommes sur la voie du féminisme et la manière dont leurs attitudes et comportements évoluent entre divers espaces sociaux parfois conflictuels entre eux au prisme des controverses sur la place des hommes au sein des mouvements féministes.

---

<sup>2</sup> Haut-Valais : un Männerbüro propose des consultations pour les hommes, Le Nouvelliste, <https://www.lenouvelliste.ch/valais/haut-valais/haut-valais-un-mannerburo-propose-des-consultations-pour-les-hommes-1133802>

<sup>3</sup> Le canton de Zurich aura un délégué aux questions masculines, Le Temps, <https://www.letemps.ch/suisse/canton-zurich-aura-un-delegue-aux-questions-masculines>

<sup>4</sup> Une ludothèque annule une soirée interdite aux hommes, La tribune de Genève, <https://www.tdg.ch/evenement-en-mixite-choisie-le-plr-sindigne-723682497691>

## Regards féministes et perspectives socio-historiques sur l'engagement des hommes

La relation entre le féminisme et les hommes est une relation complexe, avec une doxa selon laquelle les hommes ne pourraient être féministes et les féministes devraient détester les hommes (Digby, 1998). Concrètement, les hommes sont un objet de la théorie féministe – au même titre que le travail, la santé ou la sexualité - qui doit être produite par des femmes\*. Or, ces derniers peuvent-ils être objets, sujets et agents de la pensée féministe ? À cette question, Harding (1997) rappelle que de nombreux hommes ont joué un rôle important dans l'amélioration des conditions de vie des femmes\* « *through designing, advocating and maintaining changes in social policies and practices* » (pp. 171), et que les écrits de nombre d'entre eux, à l'instar de Mills, de Marx ou d'Engels sont à la source des premières théories et philosophies féministes. Je me pencherais ici sur l'histoire du mouvement féministe français. Si mon travail de recherche se penche sur des individus résidant en Suisse, les sources sont inexistantes sur l'engagement des hommes au sein du mouvement féministes et la proximité avec le mouvement français est grande malgré des avances plus tardives au niveau helvétique.

### *Avant-guerre et mixité recherchée*

Dès que des mouvements féministes s'imposent dans l'espace public francophone, soit entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et le début du XX<sup>ème</sup> siècle, des hommes militent au côté des femmes\*. La Ligue française pour le droit des femmes (LFDF) compte 226 hommes dans ses rangs pour 598 militant.e.s entre 1870 et 1904 tandis que l'Association pour les droits des femmes\* (ADF) compte 40% de membres masculins entre 1870 et 1875 (Jacquemart, 2015). Si les chiffres nous étant parvenus sont partiels et ne concernent que les effectifs les plus « politisés », et que l'on observe d'ores et déjà une baisse de la part d'homme dans les mouvements à l'aune du XX<sup>ème</sup>, les hommes jouent un rôle dans l'essor de la première vague féministe en tant que militants actifs. Léon Richer, président du comité de l'ADF et actif au sein de la LFDF (dont Victor Hugo fût président d'honneur) joue ainsi un rôle clé dans la structuration du mouvement et donne des conférences dans toute la France pour prôner l'égalité des sexes à une époque où les femmes ne disposent ni du droit de vote, ne peuvent accéder aux métiers les plus reconnus et sont soumises à l'autorité de leur père ou de leur mari (Klejman et Rochefort, 1989, p. 33). À cet égard, Richer est considéré par certaines féministes de l'époque à l'instar de Hubertine Auclert ou par des personnalités plus tardives comme Simone de Beauvoir comme « *le père du féminisme* » pour son engagement pour la visibilité et la politisation du mouvement (Jean, 2015, p. 66). C'est dans ce contexte de minorisation des femmes\* que l'engagement des hommes est incontournable dans la lutte puisque ces dernières ne disposent pas encore du statut de « *sujet politique* » (Jacquemart, 2015, p. 36). Les hommes engagés apportent alors réseaux politiques et soutien financier, aspects non négligeables pour l'expansion du mouvement.

Cette mixité militante à priori bienheureuse n'est cependant que de courte durée, les hommes étant par ailleurs des militants inégalement investis (Klejman et Rochefort, 1989), et de premières tensions autour de l'autonomisation et de l'émancipation du mouvement se font ressentir. Maria Deraismes écrit ainsi dans *L'avenir des femmes* en 1872, journal

initialement créée par Léon Richer lui-même, que « *la stratégie des petits pas développée par les hommes vient du fait qu'ils ne sont point sollicités par des intérêts aussi immédiats, aussi directs que les nôtres* » (Jacquemart, 2015, p. 38). L'expérience vécue des femmes prend le dessus sur la sympathie envers la cause et des militantes ayant initialement soutenu la place des hommes au sein des mouvements comme Hubertine Auclert la questionnent et créent de nouveaux mouvements, plus radicaux, et moins ouverts à la participation de ces derniers. La part d'hommes au sein des mouvements est proportionnelle à la hausse de l'hostilité des militantes face à leurs tentatives de maintenir le pouvoir entre leurs mains masculines et leur nombre baisse drastiquement avant le début de la Grande Guerre. Ce seront désormais des femmes qui dirigeront les mouvements, bien que des hommes continuent d'apporter un relais politique et financier à la lutte pour l'émancipation (Ibid., p. 52). Si l'entre-deux guerres voit le retour de certains hommes actifs, ils ne seront plus non plus visibles dans l'espace public, et les rapports de police ne dénombreront plus que des femmes\* lors des manifestations ayant cours avant 1939 (Ibid., p.54).

Affaibli à la suite de la Seconde Guerre mondiale et du décès de nombre de militant.e.s, le mouvement féministe francophone s'organise surtout autour de la nouvelle participation des femmes aux institutions politiques suite à l'octroi du droit de vote pour les femmes\* en 1945 (ce droit ne sera accordé aux femmes suisses qu'en 1971). Les hommes ne montrent plus un grand intérêt pour la lutte et ce sont donc essentiellement des femmes\* qui prennent la tête du mouvement durant cette période, contribuant à « *un renouveau féministe opéré essentiellement par l'entre-femme* » (Chaperon, 2000, p. 228). C'est la bataille pour l'accès à la contraception et à l'avortement qui signifiera le retour des hommes dans la lutte. Le Mouvement Français pour Planning Familial (MFPF) voit ainsi une importante masculinisation de ses effectifs par des médecins, et plus précisément des gynécologues comme Jean Dalsace, Henri Fabre ou Pierre Simon (Jacquemart, 2015, p. 66). Le mouvement compterait jusqu'à 10% d'hommes dans ses rangs en 1965, essentiellement des médecins engagés pour le contrôle des naissances. De la même manière, des hommes médecins s'engageront pour la légalisation de l'avortement en France au début des années 1970, en particulier au sein du MLAC (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception) et de Choisir (Ibid., p. 83). Il faut ici noter que cet engagement pour l'avortement est à comprendre dans le contexte de la lutte féminine contre l'emprise étatique sur le corps des femmes\*, le patriarcat n'étant pas directement désigné comme « l'ennemi » ici. Ces hommes s'engagent également pour une mobilisation professionnelle de leur pairs pour la pratique sûre et encadrée de l'interruption de grossesse.

La fin des années 1960-1970 symbolise l'essor du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) et du féminisme de la seconde vague. Moins axé sur l'égalité de droit, le mouvement se concentre sur l'égalité de fait et le renversement de l'ordre patriarcal. Marqué par le féminisme matérialiste issu du marxisme, le MLF marque aussi le début de la lente prise de distance entre le mouvement féministe et les hommes souhaitant s'y associer.

### *Seconde vague féministe et autonomisation des mouvements*

Les féministes divergent sur la place que peuvent occuper les hommes dans la lutte et dans la production de savoirs. Dans *L'ennemi principal* (2013), Christine Delphy s'exprime sur les

« *partisans masculins de la libération des femmes* » (p.168) et leur confère plusieurs points communs : la volonté de se substituer aux femmes\* dans leur lutte, leur capacité à parler à la place des femmes\* et leur soutien au combat seulement s'il inclut leur participation. Dans cette vision issue du féministe matérialiste, les hommes s'approprient une lutte n'étant pas la leur et se permettent d'exprimer leurs vues sur le chemin que la libération devrait prendre. Delphy donne l'exemple d'un intellectuel des années 1970 s'exprimant dans les colonnes de *La quinzaine littéraire* et produisant « *une analyse définitive des mouvements de femmes et - amitié oblige - des gouffres qui les guettent et qu'elles n'ont pas vus, mais que lui voit* » (Ibid.). Cet homme ne participant pas, de toute vraisemblance, aux activités du mouvement – en l'occurrence celles du MLF – usurpe la place des militantes pour produire une définition de l'action en ses propres termes ne pouvant accepter l'existence d'espaces non-mixtes. Delphy donne également l'exemple de certaines manifestations féministe durant lesquelles « *si un tiers des hommes était derrière, comme convenu, les deux autres tiers étaient devant, cachant les femmes* » (p.171). La non-mixité deviendra par ailleurs un des principes organisateurs du MLF (Jacquemart et Masclat, 2017) qui dit avoir pris conscience que c'est aux groupes opprimés de « *prendre en charge leur propre libération* » (p. 223). Ce choix de la non-mixité est motivé par l'hostilité des hommes vis-à-vis du mouvement ainsi que par l'expérience faite par des militantes des milieux d'extrême gauche durant mai 68, marquée par le sexisme des camarades militants.

Un groupe d'hommes semble cependant, du moins initialement, échapper à cette politique de la non-mixité : les hommes homosexuels. Ces derniers, organisés à partir de 1970 au sein du Front Homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) avec les femmes homosexuelles, se présentent comme luttant contre la « virilité fasciste » et trouvent un terrain d'entente avec les militantes féministes d'extrême-gauche (Jacquemart, 2015, p. 77). Nombre d'entre eux sont présents au sein des manifestations du MLF et associent l'oppression des femmes et des homosexuels au même ennemi : l'ordre patriarcal qui doit être renversé. Cette solidarité initiale est rapidement traversée par des tensions, pouvant être résumées par les mots de l'activiste Guy Hocquenghem « *les femmes se battaient au nom de l'amour, les pédés au nom du sexe* » (Ibid., p. 76), en raison de divergences de point de vue sur les modalités pratiques de renversement de l'ordre patriarcal. Peu prompts à situer les hommes homosexuels comme des dominants de classe dans les rapports sociaux de sexe, cette hésitation est reprochée par les militantes du MLF aux activistes du FHAR. Les femmes homosexuelles se distancieront également du mouvement, excédées par le sexisme et le manque de prise en considération de la double oppression homophobe et sexiste des lesbiennes, et créeront les Gouines Rouges en 1971. Le FHAR disparaît en 1974, ne pouvant plus résister aux tensions internes.

#### *Retour de la mixité et échec de la lutte partagée*

La fin des années 1990 symbolise un autre regard sur les hommes et les masculinités de la part des universitaires féministes et des militantes, et les collectifs semblent s'ouvrir aux hommes. bell hooks se penche sur la masculinité dans *La Volonté de changer* et invite les féministes à « *s'intéresser davantage aux hommes* » (2020. p.12), étant persuadée que ces derniers peuvent changer et « *renoncer à dominer* » (Ibid, p.16). Pour hooks, le féminisme s'adresse aussi bien aux femmes\* qu'aux hommes et est le seul moyen viable pour recréer des rapports de genre égaux. On trouve également dans sa pensée une idée absente chez

Delphy, à savoir que les hommes souffrent également du patriarcat (Ibid, p.139) et qu'ils bénéficieraient en tant que membres de la classe des hommes (pour reprendre la typologie matérialiste) des avancées féministes, à la condition de s'engager dans la lutte et d'en partager les principes.

Ce changement de paradigme amène à la création, en France, de plusieurs mouvements mixtes au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, à l'instar de Mix-Cité en 1997 ou du Collectif Anti-patriarcal. Alban Jacquemart s'intéresse aux rapports de genre internes au mouvement en menant des entretiens biographiques avec des militants du collectif et livre une vision « *désenchantée* » de la mixité (Jacquemart, 2013, p. 55). Alors même qu'ils ont pour objectif de s'affranchir des rapports sociaux de sexe, ces groupes restent traversés par des dynamiques de domination et l'on y retrouve les points énoncés en 1970 par Delphy. Jacquemart observe que certains militants ne rencontrent aucune gêne à monopoliser l'espace médiatique, puisque dans un collectif mixte « *tout le monde a le droit à la parole* » (Ibid, p.57), ou encore que d'autres « *en ont marre de se culpabiliser* » (Ibid, p.55) face à la ligne politique « *leur étant imposée par les féministes* ». Les initiatives anti-patriarcales, qui organisent notamment des rencontres uniquement réservées aux hommes, n'échappent pas cette logique et deviennent des lieux de « *reproduction de la compétition virile et (...) de la domination masculine* » (Ibid.). Léo Thiers-Vidal avait déjà observé ce phénomène lors d'un camp anti-patriarcal organisé en Ariège au début des années 2000 durant lequel des sessions réservées aux hommes étaient organisées et au cours desquelles « *les hommes engagés ressortaient joyeux des ateliers non mixtes masculins où ils avaient par exemple abordé les premières expériences sexuelles, les fantasmes, l'expression des émotions, tandis que les féministes ressortaient graves d'ateliers où elles avaient abordé les violences sexuelles et leurs conséquences sur la sexualité et leur intégrité* » (Thiers-Vidal, 2002, p. 73). Si les femmes\* insistent dans le cadre de ces rencontres sur leur position spécifique en tant qu'opprimées dans un système patriarcal, les hommes s'inscrivent au contraire dans un effacement de ces rapports de pouvoir, voire un renversement de leur position de dominant. Cette disparition des rapports d'oppression est justifiée par un besoin des hommes de s'épancher sur le mal que leur fait le patriarcat, dans une vision androcentrée, sans questionner la source de ces injonctions qui leur sont faites, à savoir la nécessité pour eux de dominer les femmes. La non-mixité des hommes, initialement pensée comme « *une forme adaptée de l'engagement féministe* » (Jacquemart & Masclat, 2017, p. 242) se révèle finalement être un facteur supplémentaire de l'éloignement de ces groupes d'hommes engagés vis-à-vis des mouvements féministes.

À la suite du succès peu encourageant de ces initiatives, on observe un retour progressif à la situation des années 1970, à savoir un retour à la non-mixité<sup>5</sup>. Les collectifs mixtes de la fin des années 1990, s'ils ne l'abandonnent pas, « *cessent progressivement de rechercher la participation des hommes* » (Jacquemart, 2020). Le militantisme se resserre autour de l'expérience des femmes\* et des minorités et on voit apparaître de plus en plus de groupes en mixité choisie queer ou racisée. Les hommes cisgenres et hétérosexuels, voire les hommes cisgenre homosexuels, se distancient de la lutte, alors même que l'on assiste à une montée en puissance dans le discours médiatique et politique d'une supposée « crise de la

---

<sup>5</sup>Alban Jacquemart, « La non-mixité féministe : pour les femmes ou contre les hommes ? », <https://metropolitiques.eu/La-non-mixite-feministe-pour-les-femmes-ou-contre-les-hommes.html>, consulté le 01.12.21

masculinité » (Dupuis-Déri, 2018) affirmant que les hommes souffrent et qu'il leur est devenu difficile de s'affirmer en tant que tels. Cette disparition ne signifie cependant pas que les hommes cessent de s'intéresser aux luttes féministes. Ces derniers se retrouvent désormais en dehors du champ militant et sont amenés à s'engager de manière moins visible, bien que les nouvelles technologies de l'information et de la communication permettent une visibilité renouvelée aux hommes se définissant comme féministes, à l'instar de l'émergence de podcasts populaires en France comme *Les Couilles sur la Table*<sup>6</sup> de Victoire Tuaille ou *Mansplaining*<sup>7</sup> de Thomas Messias.

## Critical studies on men and masculinities : les sciences sociales du mâle

Produites dans le monde anglophone depuis le milieu des années 80, les études critiques sur les hommes et les masculinités (CSMM) n'apparaissent en France que depuis les années 2010 avec la traduction en français de l'ouvrage majeur de la sociologue australienne Raewyn Connell *Masculinités* (2014). Se plaçant en opposition aux approches essentialisantes du masculin développées jusque-là dans la recherche sociologique sur les hommes (Rivoal, 2017) elles développent une approche critique de la masculinité normative et des figures virile et mettent en avant l'idée d'une « pluralité d'incarnation du masculin » (Ibid., p. 141). Ce champ s'inscrit dans la continuité des travaux des féministes en apportant une nouvelle donnée : le rôle que peuvent jouer les hommes dans la transformation des structures patriarcales (Connell et Messerschmidt, 2005; Clément, 2015).

### *Une compréhension historicisée de la masculinité*

En reprochant à la théorie des « rôles de sexe » (Parsons, 1953) d'être trop figée, les principales instigateur.ice.s des CSMM plaident pour une approche historicisée et construite de la masculinité (Connell, 1985). C'est exactement dans cette direction que s'inscrit le travail historique de référence sur les masculinités de de Corbin et Vigarello, *Histoire de la virilité* (2011). Sur trois tomes, cette recherche extensive invite à penser deux concepts clés, la masculinité et la virilité, comme distincts l'un de l'autre, en montrant notamment que les comportements virils ne sauraient être l'apanage des hommes et qu'ils ont été supplantés par les comportements masculins (Rivoal, 2017). On note par ailleurs qu'ironiquement, la plupart des textes anglophones parlant de la masculinité (*masculinity*) sont traduits en français par « virilité », à l'instar de l'ouvrage de Mosse « *The image of man : the creation of modern masculinity* » (Mosse, 2010) traduit en « *L'image de l'homme : l'invention de la virilité moderne* ». Ce problème de traduction réifie le masculin en viril et la catégorie homme est assignée à une identité virile (Rivoal, 2017). Au cours de l'histoire, l'idée de ce que se devait d'être homme

---

<sup>6</sup> Les Couilles sur la Table, Victoire Tuaille, Binge Audio, <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table>

<sup>7</sup> Mansplaining, Thomas Messias, Slate Audio, <http://www.slate.fr/audio/mansplaining/>

a évolué, et il est probable que les hommes du XXI<sup>ème</sup> siècle seraient surpris par les hommes du XV<sup>ème</sup> siècle ou du XIX<sup>ème</sup> siècle.

C'est donc l'idée d'une masculinité à comprendre dans des contextes précis qui s'impose au sein du champ, permettant ainsi la production de travaux spécifiques, portant par exemple sur les masculinités médiévales, les masculinités sud-américaines ou les masculinités dans le contexte du travail d'usine. Histoire et sciences sociales se mêlent pour faire émerger une histoire sociale des masculinités où l'intersection entre le genre et la classe est prise en compte, puis, plus tard, l'intersection entre le genre, la classe, la sexualité et la race.

### *L'organisation sociale des masculinités*

Mais le principal développement des CSMM arrive avec les travaux de Raewyn Connell. Son ouvrage *Masculinities* paraît en 1995 et constitue encore aujourd'hui pour toutes celles et ceux souhaitant s'investir dans le champ un cadrage théorique de référence. Cette dernière y présente la masculinité non pas comme un ensemble homogène de pratiques et de représentations, mais comme « *un élément au sein d'une structure* » (2014, p. 59). En replaçant la masculinité au sein d'une structure patriarcale plus large, Connell développe une approche relationnelle du genre, où chaque sexe incarne tout ce que l'autre n'est pas. Le genre est ici « *un mode d'ordonnement de la pratique sociale* » (Ibid., p.66) qui organise les relations entre individus, les pratiques, les représentations, et non pas une « essence », une nature intrinsèque. Cependant, cet ordonnancement n'est pas reconnu et interprété de la même manière par tous les hommes. Si une configuration de masculinité est toujours dominante, la masculinité hégémonique (Ibid, p. 73), elle l'est au sein d'un espace social des masculinités où elle est positionnée par rapports à d'autres expressions avec lesquelles elle entre en conflit. C'est ainsi que Connell propose non pas de définir « *la masculinité comme un objet* » mais comme « *les processus, les rapports et les relations qui construisent le genre* » (Ibid., p. 65). Il en va de même pour les quatre types de masculinités définie dans ses travaux, qui sont moins des types de personnalité « *figés et invariants* » (Ibid, p. 73) que des positions données au sein d'un système de domination.

La masculinité hégémonique, concept emprunté à Gramsci, « *est ce qui garantit, ou est censé garantir, la position dominante des hommes et la subordination des femmes* » (Ibid, p. 74). Plus un idéal à atteindre qu'un ensemble de comportements réalistes à mettre en œuvre, la masculinité hégémonique est souvent incarnée par des figures de fiction comme l'on peut en croiser dans les films grand public. Elle peut également être incarnée par des figures représentatives de la culture étatique, par exemple les militaires. Cette posture hégémonique est évidemment amenée à évoluer au gré des stratégies de défense les plus évidentes pour maintenir l'ordre patriarcal et sa configuration peut, par exemple, évoluer vers des comportements plus ou moins virils.

C'est précisément parce que ces comportements, ces idéaux, sont en pratique difficile à atteindre que Connell développe un second type, la masculinité complice. Les hommes qui s'inscrivent dans cette perspective, s'ils n'incarnent pas « *la ligne de front du patriarcat* » (Ibid, p. 77) n'en retirent pas moins les privilèges et avantages. Il s'agit en somme de monsieur tout-le-monde, de ceux qui doivent au quotidien négocier leur position de domination et

faire des concessions sur certains terrains. Ces concessions n'impliquent cependant pas moins de tirer un profit du simple fait d'être un homme au sein du couple, de la famille, de l'organisation du travail.

Si la majorité des hommes sont alors complices de l'ordre hégémonique de la masculinité, du « front patriarcal », qu'en est-il des autres ? Ceux qui ne peuvent se conformer à ces idéaux ? Connell décrit deux autres types de masculinités qui se situent en position inférieure dans cette organisation sociale des masculinités. La masculinité subordonnée est principalement incarnée par les hommes homosexuels, mais peut aussi l'être par les hommes hétérosexuels efféminés. Ces hommes sont exclus de la compréhension traditionnelle de la masculinité et sont soumis à la violence symbolique, juridique ou physique des autres hommes. Un des hommes rencontrés par Connell dit ainsi « *vous savez, je n'avais pas totalement pris conscience de ce que cela signifiait être gay. Je veux dire, c'est une chienne de vie.* » (Ibid. p. 76). Le rejet de ces hommes vient de leur association à la féminité, ce qui, donc une conception relationnelle du genre, implique de ne pouvoir être membre du groupe masculin. L'injure vient par ailleurs ici ramener les hommes subordonnés au féminin, avec des invectives telles que « *poule mouillée* », « *femmelette* », « *chochette* » ou encore « *mauviette* ». La masculinité marginalisée est-elle à comprendre dans un contexte d'hégémonie blanche et est incarnée par les hommes racisés, exclus par les masculinités blanches. Et si certains hommes, par exemple des hommes noirs célèbres, peuvent incarner une forme de masculinité hégémonique, ils ne peuvent en être les dépositaires de l'autorité sociale.

#### *La présence de chercheurs masculins et de nouvelles théories*

Il n'est cependant pas tout à fait vrai de dire que les études sur les masculinités ne sont arrivées dans le monde francophone que dans les années 2010. Dans les faits, une critique de l'androcentrisme (Guillaumin, 1978) ou encore de la « classe des hommes » au sein des « rapports sociaux de sexe »<sup>8</sup> (Daune-Richard et Devreux, 2005; Delphy, 2013) existe depuis de nombreuses années dans la recherche francophone, à l'initiative des chercheuses féministes, pour la plupart issues du MLF. Bourdieu fait pour sa part entrer la question de la domination masculine dans la sociologie classique (1990). Les travaux de Daniel Welzer-Lang sont également à noter (1998, 2009), et portent notamment un regard sur la présence des hommes au sein des réseaux de recherche de sur le genre<sup>9</sup>. Un changement majeur produit par les CSMM est cependant l'arrivée plus massive de chercheurs masculins dans la production de savoirs sur la masculinité. S'il est impossible de ne pas mentionner Raewyn Connell, qui a commencé à écrire sur le sujet avant d'entamer sa transition, d'autres ont suivi, à l'instar de de Michael Kimmel, Michael Messner, John Stoltenberg ou encore Jeff Hearn. Sur le plan francophone, on note les travaux de chercheurs liés à l'EHESS (et plus

---

<sup>8</sup> J'utiliserais le terme « rapports sociaux de sexe » tout au long de ce travail pour désigner « le rapport hiérarchique entre le groupe social des hommes et le groupe social des femmes\* » (Molinier, 2004, p. 80) et les tensions autour des enjeux qui concernent ce rapport.

<sup>9</sup> Par conviction personnelle, je précise ici que Daniel Welzer-Lang est accusé par plusieurs étudiantes d'harcèlement sexuel et moral ainsi que d'abus d'autorité, notamment dans le cadre de ses recherches sur les lieux de rencontre échangiste. Une partie de la communauté académique s'est mobilisée contre sa nomination comme professeur à l'Université de Toulouse, puis comme professeur émérite au sein de la même université, statut lui ayant été accordé en 2018.

particulièrement l'IRIS) comme ceux de Florian Vöros sur la construction de la masculinité dans les représentations pornographiques (2020), de Gianfranco Rebutini sur la sexualité entre hommes au Maroc (2013) ou encore de Maxime Cervulle sur les processus d'exotisation des masculinités non-occidentales (2015).

Si elles ont produit de la connaissance critique, les CSMM ont également cherché à ouvrir la voie vers l'affirmation de nouvelles formes d'expression des masculinités. Eric Anderson a développé le concept de masculinité inclusive (*inclusive masculinity*) (2018) en réponse à ses observations des modifications de comportements chez de jeunes hommes hétérosexuels aux États-Unis et au Royaume-Uni. Il observe en effet chez les participants de nouvelles dynamiques : « *reject homophobia ; include gay peers in friendship networks ; are more emotionally intimate with friends ; are physically tactile with other men ; recognize bisexuality as a legitimate sexual orientation ; embrace activities and artefacts once coded feminine ; and eschew violence and bullying* » (p.548). Ces conclusions viennent challenger le concept de masculinité hégémonique de Connell, en mettant en lumière des comportements n'excluant pas l'homosexualité ou la bisexualité masculine, ouverts à une certaine fluidité de genre et rejetant la violence et la domination. Karla Elliott, pour sa part, invite à impliquer les hommes dans le travail du care en faisant la promotion « *des émotions positives, de l'interdépendance et de la relationnalité* »<sup>10</sup> (2016, p. 256) et en rejetant la domination des identités masculines.

## Dispositions sociales et engagement féministe

Lorsque l'on parle de militantisme féminin au masculin, et ce malgré un certain engouement personnel pour la question, il faut garder en tête que cet engagement est à priori contradictoire (Digby, 1998) et qu'il ne s'inscrit pas dans la doxa des rapports de genre. Cet engagement, minoritaire et extérieur aux mouvements, s'inscrit tant dans une suite d'évènements individuels que dans des facteurs contextuels qui favorisent son expression.

Si les facteurs individuels peuvent effectivement être mis en exergue dans la compréhension des modalités d'adoption de l'identité d'homme féministes, par exemple un intérêt pour la littérature féministe, une envie de participer à une dynamique de changements, ils ne peuvent être compris qu'au sein d'un contexte social précis. J'entends par ici que tous les hommes, en tant qu'individus sociaux, « *sont enclins à agir de telle ou telle manière dans telles ou telles circonstances* » (Bourdieu, 1998, p. 8). Ce sont leurs dispositions, organisées en système de dispositions, qui déterminent « *une prédisposition à être d'une certaine manière* » (Bourdieu, 1972, p. 393). Ces dispositions sociales (ou habitus dans le vocable bourdieusien), héritées

---

<sup>10</sup> Ma traduction « *the incorporation instead of values of care such as positive emotion, interdependence, and relationality* ».

du milieu de socialisation des individus, façonnent tant le registre de l'action individuelle que celui des pratiques.

Tous les individus ne sont donc pas à mêmes de se diriger vers le féminisme, ou vers tout autre engagement militant. Dans le cas précis des hommes féministes, Alban Jacquemart souligne que les hommes, de manière générale, ont une « *disposition pour le militantisme politique* » (Jacquemart, 2013, p. 154) due à leur position dominante dans la société patriarcale. Cependant, leur engagement est aussi à lire au prisme de leur socialisation familiale, de l'impact des femmes de leur entourage, de leur parcours académique ou professionnel, de leur mobilité géographique ou encore de leurs réseaux personnels. Les hommes féministes appartiennent plus souvent aux classes moyennes et supérieures et disposent d'un plus fort capital culturel voir également de plus fort capitaux économiques et sociaux (Jacquemart, 2015, p. 156).

Ces dispositions n'impliquent cependant pas une constance de l'habitus militant et il est nécessaire de penser les identités sociales de deux manières « *celle, dans une perspective diachronique, de la transformation des identités et des mécanismes sociaux à l'œuvre dans ces transformations ; celle, dans une perspective synchronique, de la pluralité des sites d'inscription des acteurs sociaux* » (Fillieule, 2020, p. 93). Si différents mécanismes peuvent être identifiés dans la transformation des identités, à l'aune de différents facteurs tels que la classe, le niveau d'éducation ou les opinions politiques, ces transformations ne se déploient pas de la même manière selon les espaces sociaux au sein desquels les individus évoluent. Pour Philippe Gottraux, « *l'insertion des agents dans le champ politique radical est en tension avec les autres insertions de ces mêmes agents. Cette tension est constitutive de l'engagement politique, et susceptible de prendre des formes et des degrés divers* » (2002, p. 182). Les individus sont insérés dans une pluralité d'espaces sociaux, ou de mondes et sous-mondes sociaux (Strauss, 1992), qui sont régis par des règles et valeurs parfois contradictoires entre elles, par exemple le monde professionnel, le monde familial et le monde sexuel/relationnel. Ces différents mondes entrent volontiers en conflit les uns avec les autres et créent des disparités de présentation de soi en fonction des contextes.



## Problématique et question(s) de recherche

La question de la participation des hommes au sein des mouvements féministes, parfois perçue comme un oxymore (Kahane, 1997), n'est ni une question nouvelle, ni une question neutre. Cette participation divise divers courants féministes depuis des années, notamment sur la capacité – et la volonté – des hommes à changer. Longtemps non mixtes, à l'instar du MLF dans les années 1970, les mouvements et collectifs émergeant au début des années 1990 valorisent et recherchent cette collaboration entre les femmes\* et les hommes pour faire avancer une cause jugée commune (Jacquemart, Masclat, 2017). Cependant, l'effet recherché n'est pas atteint et ces mouvements mixtes se retrouvent aux prises avec les mêmes effets qu'ils entendaient dépasser, les militants masculins monopolisant la parole au sein des discussions et occupant parfois plus de temps médiatiques que leurs collègues féminines. En réaction à cet échec, on observe alors un retour à la non-mixité, à l'heure de la multiplication des espaces non mixtes « *queer* » et « *racisés* » (Ibid.). Disparaissant progressivement des structures militantes leur étant accessibles, les hommes en quête de déconstruction de leurs privilèges et d'adhésion aux idéaux féministes se retrouvent isolés, sans mouvement politique leur étant propre, et doivent développer leur identité alliée dans d'autres sphères. Or, tous ne disposent pas des mêmes dispositions sociales et ressources pour effectuer ce cheminement, notamment face à des espaces sociaux où les idées féministes sont peu acceptées et où les coûts liés à l'affirmation d'une telle identité peuvent être élevés.

Face à ces constats, cette recherche tâchera de répondre aux questions suivantes : *Quels sont les processus et dispositions sociales menant au développement d'identités masculines alliées ? Comment se déploient et se négocient de telles identités dans différents espaces sociaux ? Quelle place ces hommes peuvent-ils occuper au sein des mouvements féministes ?*



## Enquêter sur les hommes et les masculinités : enjeux méthodologiques

Pour trouver les réponses aux questions posées, je me suis dirigé vers une démarche qualitative par entretiens semi-structurés. La recherche s'est concentrée sur un échantillon restreint composé d'hommes cisgenres vivant à temps plein ou partiel sur le canton de Genève et s'identifiant comme féministes. J'utiliserais par ailleurs indifféremment les termes féministes et proféministes, quand bien même une nuance d'engagement pourrait être signalée entre eux. Ces hommes ne doivent pas être considérés comme des militants en ce que presque aucun d'entre eux n'est membre d'un groupe se revendiquant exclusivement comme féministe, dans un contexte où les hommes ne sont plus invités à faire partie des collectifs et mouvements se définissant exclusivement comme tels. Le choix d'exclure les hommes trans\* de la recherche a été motivé par la volonté de se diriger vers des hommes ayant été assignés et perçus de manière systématique en position socialement dominante, afin de continuer à s'insérer dans le paradigme du dominant engagé pour la cause des dominé.e.s. Mon réseau personnel et mes connaissances ont été mises à profit dans le recrutement des participants, avec pour une effet une sur-représentation des hommes disposant d'un diplôme de l'enseignement supérieur et étant issus de la classe moyenne. Ces caractéristiques sont communes avec les miennes et renforcent mon positionnement comme point d'entrée de cette démarche.

J'ai également en parallèle de cette démarche entrepris de rencontrer deux militantes féministes de manière informelle et pris des notes lors de discussions personnelles avec des amies féministes. Si ces discussions ne sont pas utilisées de manière directe dans ce travail, de par ma volonté de me concentrer sur les trajectoires d'hommes féministes, les différents points soulevés m'ont permis de mieux cibler des enjeux clés de la participation des hommes aux luttes féministes et des zones de tension.

Le recrutement est dans un premier temps passé par des contacts informels avec des personnages de mon entourage qui se définissaient comme des hommes féministes, ainsi que par des demandes de contact par des intermédiaires. J'ai ainsi pu rencontrer mes quatre premiers enquêtés par ce biais. Cependant, au vu d'un certain nombre de refus, j'ai par la suite pris la décision de publier un message sur mon compte Instagram le 2 janvier 2022 pour étendre ma recherche à des personnes moins proches de moi. Ce biais a permis de recruter quatre nouvelles personnes. Enfin, les deux derniers participants ont été rencontrés sur recommandation d'autres participants. J'ai donc rencontré au total dix hommes.

Ces refus multiples m'ont surpris, et je pense aujourd'hui en pouvoir identifier deux raisons à mes difficultés de recrutement. Tout d'abord une compréhension peut-être erronée du pro-féminisme. Malgré leur fierté de porter ces valeurs, certains hommes contactés ont estimé ne pas être légitime pour prendre la parole, percevant leur identité féministe comme devant être tue et ne passant que par des pratiques. D'autre part, le traditionnel effet boule de neige ne s'est pas produit, par le manque d'organisation et d'interconnaissance entre hommes féministes. Il n'existe en effet à l'heure actuelle plus de groupe actif d'hommes féministes sur le canton de Genève.

Au sein de cet échantillon, un homme s'identifiait comme pansexuel, quatre comme homosexuels et cinq comme hétérosexuels. Sept des hommes rencontrés sont en couple,

dont quatre avec une femme et trois avec un homme. Au moment de l'enquête, cinq d'entre eux étaient encore en cours de formation universitaire au niveau master ou bachelor et cinq d'entre eux étaient d'ores et déjà insérés sur le marché travail, dont trois dans l'administration, un dans une association et un dans le milieu artistique. Tous travaillent ou se forment à Genève à l'exception de l'un des participants, genevois d'origine, qui mène la suite de son cursus à Paris. Ils ont entre 21 ans et 62 ans et la moyenne d'âge est de 32 ans. Tous sont socialement perçus comme blancs et sont presque tous issus de la classe moyenne ou supérieure. Ce dernier point m'amène à préciser l'objet de ma recherche, à savoir non pas uniquement la fabrication des identités masculines féministes, mais plus précisément les identités masculines féministes blanches de classe moyenne et supérieure. Cette précision doit être faite dans la mesure où les hypothèses qui seront avancées ici concerneront un échantillon restreint, qui ne rendra pas nécessairement compte de la diversité des manières d'expression du féminisme au masculin. Le tableau 1 qui suit récapitule leurs caractéristiques.

Les entretiens se sont déroulés en présentiel avec les enquêtés, avantage non négligeables suite à deux années de pandémie de Covid-19. Les lieux de rencontre ont majoritairement été des cafés ou de bars, et à l'occasion, mon domicile, le domicile d'un enquêté ou un bureau. Si se rencontrer dans un espace public peut sembler plus aisé pour un premier contact entre le chercheur et l'enquêté, cela peut également poser un problème dans la conduite de l'entretien. En effet, la présence d'autres personnes autour de nous a pu limiter l'approfondissement de la discussion sur des sujets plus intimes comme la sexualité ou la vie intime du couple. Cependant, après avoir également mené des entretiens dans des endroits plus confidentiels, je me suis rendu compte que c'était avant tout le caractère unique de l'entretien, en ce qu'il ne m'a pas été possible d'en conduire d'autres avec les participants, qui a limité cet accès aux données. La relation d'enquête est une relation faite de négociations constantes, et un temps plus important est souvent nécessaire pour pouvoir explorer les aspects intimes de la vie des participants. D'autre part, il serait naïf de penser qu'il reste simple d'explorer la sexualité dans l'entretien, et cet aspect reste souvent tabou et difficile à aborder (Clair, 2016). Preuve en est que même lors d'entretiens dans des contextes plus intimes, il m'a parfois été difficile d'entrer en détail dans le sujet par manque de proximité entre le participant et moi-même.

Les entretiens ont en moyenne duré entre 45 minutes et deux heures et ont tous été enregistrés avec l'accord oral des participants. Toutes les données pouvant révéler l'identité des participants ont été anonymisées et la manière de procéder dans la protection de leurs données leur a clairement été explicitée lors de l'entretien. Leurs métiers, leurs âges et leur lieu de résidence n'ont pas été modifiés pour des raisons de cohérence et les pseudonymes choisis reflètent les origines socio-culturelles des participants.

Tableau 1 – Présentation de l'échantillon

Pseudonyme	Âge	Emploi	Formation	Orientation sexuelle	Statut relationnel
Fabrice	25	Étudiant	Master en développement international	Hétérosexuel	En couple

Martin	32	Étudiant	Master sciences sociales en	Hétérosexuel	Célibataire
Noé	22	Étudiant	Bachelor sciences sociales en	Homosexuel	Célibataire
Lorenzo	23	Comédien	Formation en théâtre	Homosexuel	En couple
Jan	31	Avocat	Master en droit	Pansexuel	En couple
Matthieu	21	Étudiant	Formation en théâtre	Hétérosexuel	Célibataire
Sacha	47	Travailleur social	Bachelor théologie en	Hétérosexuel	En couple
Laurent	22	Étudiant	Master sciences sociales en	Hétérosexuel	En couple
Olaf	40	Juriste	Master en droit	Homosexuel	En couple
Fernando	62	Membre d'un conseil administratif de commune	Master en administration des affaires	Hétérosexuel	En couple

Les entretiens ont été structurés en trois grandes parties, faisant référence aux trois questions de recherches (Annexe 1). Ainsi, tous les entretiens ont débuté par une partie plus biographique, se concentrant sur le milieu social d'origine du participant, son parcours scolaire, sa structure familiale, la répartition des rôles entre les parents, les relations amicales et amoureuses, le début de la conscientisation politique et de la perception des inégalités. S'en est suivie une deuxième partie plus orientée sur la constitution de cette identité d'homme féministe, sur les tensions la traversant mais aussi sur les formes de valorisation la caractérisant. Enfin, une dernière partie, plus conséquente, se penchait sur les pratiques des participants, sur la mise en œuvre effective de leur féminisme au quotidien dans divers espaces tels que la famille, le couple ou le travail. Ces trois parties se retrouvent dans l'organisation de la restitution des résultats.

Si les entretiens ont été « fructueux » dans le sens où il m'a été possible, malgré les difficultés rencontrées pour aborder certains sujets, de cadrer la construction identitaire de ces hommes et d'en percevoir les tensions, je ne peux ignorer l'impact de mon choix de population sur la manière dont je restitue les résultats. Sur tous les hommes rencontrés, quatre étaient d'ores et déjà des connaissances personnelles, et un cinquième est devenue une personne proche suite à notre entretien puisque qu'une relation d'ordre intime s'est installée entre nous durant quelque temps. Cette proximité de plusieurs ordres avec les

participants m'a fait prendre le risque de m'enfermer dans une forme de « loyauté » vis-à-vis d'eux. Cette loyauté se traduit notamment par une crainte de blesser ces derniers dans la manière de présenter les résultats ou de les présenter sous un aspect pouvant être blessant ou diminuant pour eux. C'est ici, il me semble, la peur de trahir la confiance m'ayant été accordée par mes participants en leur infligeant une forme de « *violence symbolique* » (Duban, 2020, p. 174). Ainsi, j'ai volontairement choisi de ne pas utiliser certains passages d'entretiens qui me paraissaient trop intimes, trop douloureux, et de garder avec moi le secret des participants. Si ce choix risque de laisser passer sous silence des enjeux saillants, il m'apparaît comme important de laisser les personnes ayant choisi de participer à ma recherche maîtres de leur vie.

Enquêter sur les masculinités signifie avant tout enquêter sur des dominants, des individus qui se situent pour beaucoup au sommet de l'échelle sociale. Si cela n'est pas vrai pour tous mes participants, les hommes hétérosexuels restent en position de domination sociale dans la majeure partie des espaces sociaux. Si les femmes\* enquêtant sur le sujet disposent d'un avantage méthodologique non-négligeable, à savoir l'expérience de la domination des hommes, les hommes prenant cette route disposent eux d'un regard intérieur, bien que plus difficilement critique. Cette posture d'homme enquêtant sur les masculinités se devait donc d'être prise en compte afin d'éviter certains risques méthodologiques (Pini et Pease, 2013). Tout d'abord, le risque de l'androcentrisme, à savoir la prise en compte centrale du vécu masculin au dépit de l'expérience des femmes\*. Ainsi, il était essentiel pour moi de replacer les représentations des hommes rencontrés dans le contexte plus large de leurs relations aux femmes\*. Deuxièmement, la prise en compte des travaux féministes préexistants. Les *men studies* ont souvent trop peu pris en compte la critique féministe, voire l'ont totalement mise de côté à l'instar de Bourdieu dans *La domination masculine* où les travaux de chercheuses féministes se trouvent invisibilisées par la plume des hommes (Devreux, Fassin, et al., 2002). Se placer dans une perspective féministe est essentiel pour traiter de la socio-histoire des mouvements féministes comme de leurs mécanismes d'ouverture et d'exclusion. Cette même perspective invitait ce travail à rester dans une vision critique des rapports sociaux de sexe. Troisièmement, ne pas s'oublier dans la recherche. Tout en ayant cherché à maintenir une certaine distance vis-à-vis de mes enquêtés et à limiter au possible la connivence masculine et la solidarité de classe, il est essentiel de m'inclure dans mes conclusions et de ne pas me présenter comme un homme plus féministe que d'autres ou comme plus effectif dans la réalisation de mes idées.

Concernant l'analyse du matériel récoltés, tous les entretiens ont été retranscrits en verbatim et anonymisés. Ils ont par la suite été analysés à l'aide du logiciel d'analyse qualitative Atlas.ti sur le modèle d'une analyse thématique de contenu permettant de mettre en évidence des thèmes et des sous-thèmes. Plus précisément, je me suis inscrit dans la technique de « *cutting and sorting* » proposée par Ryan et Bernard (2003, p. 94). Des citations ont ainsi été distribuées entre trois grands codes, eux-mêmes divisés en sous-codes. Ces trois grands codes correspondent aux trois chapitres de ce travail et de répondre aux trois questions de recherche, tandis que les sous-codes permettent de spécifier les différentes ramifications et implications de ces réponses. À noter que les codes ont été établis grâce à un dialogue entre le corpus d'entretien et la littérature. Au total ce sont 47 codes qui ont été utilisés pour analyser ces entretiens (*Annexe 2*).



## Hommes et féministes, sociologie d'une contradiction

Parler d'hommes s'identifiant comme féministes nécessite de sortir des mouvements féministes, espaces où on ne les trouvera finalement pas. Cette absence des hommes, pour des raisons historiques, influence les représentations qu'ont ces derniers d'eux-mêmes lorsqu'il est demandé de se présenter en tant que féministe. Ne disposant pas d'espaces pour pouvoir construire et débattre de cette identité ensemble, ces sympathisants de la cause doivent trouver leur place seuls et doivent rechercher la validation des militantes par leurs actions individuelles. Dans ce chapitre je me pencherai sur les possibilités de l'identification en tant que féministe au sein d'un mouvement majoritairement pensé au féminin, les marges de manœuvre pour trouver sa place dans la lutte, les bénéfices pouvant être tirés de cette lutte mais aussi les doutes qui en résultent.

### Se dire féministe au masculin

Pour les hommes rencontrés, il n'est pas unanime de se dire féministe. Ainsi, si certains comme Martin ou Fabrice n'ont aucun problème à se déclarer comme tels très rapidement au sein de l'entretien et à me confirmer qu'ils utilisent ce terme au quotidien, d'autres, comme Sacha ou Fernando ne l'utiliseront jamais. Ainsi, ce dernier se décrira plutôt comme « *un homme de plus de cinquante ans, cisgenre, blanc et qui est très à l'aise avec les combats sur l'égalité, le féminisme et l'antiracisme* ». Sacha, pour sa part, se décrit comme un homme qui « *tente de ne pas discriminer les femmes* », ne pouvant pas « *être un féministe parfait* ». Dans ces deux cas, c'est la conformité « parfaite » à un idéal qui détermine le droit de se dire féministe ou non.

Fabrice m'explique que selon lui, ce n'est par ailleurs pas aux hommes de décider « *s'ils sont féministes ou non* », mais qu'il revient aux « *militantes de définir qui est un allié ou non* ». Tout au long de la recherche, je note une ambivalence entre plusieurs termes qui n'évoquent pas les mêmes degrés d'adhésion et d'intensité selon les participants : féministe, pro-féministe, allié, anti-sexiste. Le terme anti-sexiste reste le moins utilisé, Fabrice disant par exemple ne pas apprécier « *sa connotation négative* » et le manque d'engagement concret que le terme véhicule. Se dire féministe, au contraire, implique un engagement de tous les instants, une action plus importante qui guide par exemple le quotidien de Lorenzo :

*« Et puis, ça fait depuis que j'ai à peu près 17, 18 ans que je suis assez sensible à la cause féministe, en tout cas de façon active. Donc si j'ai 23 ans, ça doit faire 5, 6 ans que c'est un truc ... qui est très intéressant dans ma vie, auquel je voue beaucoup d'énergie, de temps et dont j'essaie d'appliquer les principes au quotidien ... enfin de batailler pour ça au quotidien. (...) Mais je me souviens que quand j'ai compris ce que ça voulait dire d'être féministe à 17 ans, j'avais déjà ces concepts et ces valeurs, je savais juste pas quel était le nom. »*

Cette difficulté de connaître le nom avant un certain temps, de poser des mots sur un ensemble de valeurs, de normes et de représentation doit être comprise dans la quasi-exclusivité de l'appréhension du féminisme comme un acte féminin (Jacquemart, 2015, p. 19). C'est l'impensé du féminisme au masculin, du « *male feminism* » tel que nommé par Digby

(1998) sans jamais être défini formellement. Je propose ici de comprendre ce féminisme au masculin comme la mise en œuvre morale et pratique des enseignements des luttes féministes par des sujets masculins. Si cette proposition de définition est incomplète et pourrait par ailleurs traduire de l'aspect subversif du simple fait de se définir comme homme et féministe au sein de la classe des hommes (Delphy, 2013), elle traduit de l'importance de la théorie féministe pour ces hommes. En effet, ces derniers ne pouvant jamais connaître l'expérience vécue des femmes\*, bien que Thiers-Vidal ait montré l'intérêt de la position de dominant pour comprendre les logiques « *intérieures* » (Thiers-Vidal, 2002, p. 81), la théorie et la posture d'écoute sont essentielles pour passer du statut d'objet au statut de sujet du féminisme.

## Trouver sa place dans la lutte

Sans participation recherchée de leur part dans l'action des mouvements et collectifs féministes, les hommes souhaitent s'engager dans cette voie peuvent se trouver face à la difficulté de trouver une place, une possibilité d'action. Je l'ai dit précédemment, ma recherche ne concerne pas ici des militants au sens classique du terme dans la mesure où la majorité des collectifs et associations féministes ayant pour seul objectif politique la lutte pour l'émancipation des femmes\* de la domination patriarcale ne leurs sont pas ouverts. Si disqualifier la nature militante ou engagée de l'idéologie de ces hommes ne serait pas leur rendre justice, il convient de noter que se construire comme féministe en dehors de ces mêmes mouvements implique dès lors des logiques divergentes, renforcées par le statut contradictoire d'homme (Digby, 1998).

Dupuis-Déri (2008) rappelle l'importance pour les hommes féministes de jouer un rôle d'auxiliaire au sein de la lutte, c'est-à-dire de ne pas se mettre en avant tout en mettant en œuvre de manière concrète des moyens de sorte à abandonner leur pouvoir sur les femmes\*. Lorenzo adhère à cette perspective et estime que les hommes doivent savoir se mettre en retrait :

*« Pour moi, la participation des hommes est indispensable, sans pour autant qu'ils ne monopolisent la parole, prennent le devant de la scène, qu'ils occupent l'espace. Cette place est attribuée aux femmes et on doit surtout les soutenir. »*

Se mettre en retrait n'implique pas ici de ne rien faire, mais de faire autrement. Delphy dirige ainsi le curseur vers l'action de « *certaines hommes qui, au lieu de nous donner des conseils (aux femmes et aux féministe), travaillent sur eux, sur leurs problèmes sexistes ; qui, au lieu de nous interpeller, s'interrogent, au lieu de prétendre nous guider, cherchent leur voie, qui parlent d'eux et non pas de nous.* » (2013, p. 215). Concrètement, trouver sa place au sein de la lutte revient surtout à connaître la place qui n'est pas la sienne et effectuer un travail sur soi, de manière autonome pour ne pas rajouter une charge supplémentaire aux militantes qui guident d'ores et déjà les hommes le souhaitant sur cette voie (Dupuis-Déri, 2008, p. 149). Ce travail sur soi est considéré par Dupuis-Déri comme un « *disempowerment* », soit une « *auto-réduction du pouvoir personnel du pouvoir individuel et collectif qu'exercent les hommes sur les femmes* » (Ibid.) Martin, qui fait l'expérience de ce retrait de soi au quotidien dans le cadre de ses cours en études genre, me définit ainsi la distinction entre les hommes féministes et les autres hommes :

*« Je pense que c'est quelqu'un qui n'a pas peur de perdre ses privilèges, de comprendre que ce n'est pas contre lui en tant qu'homme mais contre un système, de savoir décentrer son regard. En fait juste être*

*capable de se mettre à la place de l'autre et comprendre que tu as des privilèges que les autres n'ont pas. C'est pas parler pour les autres, mais c'est aussi relayer un discours qui n'est pas entendu. Il faut utiliser sa visibilité tout en la dénonçant. »*

Comprendre la nature de ses privilèges tout en sachant les utiliser lorsque cela est nécessaire pour porter un discours pouvant manquer de visibilité fait aussi partie de ces attentes vis-à-vis des hommes souhaitant s'impliquer dans la lutte. C'est alors ici qu'apparaît une forme de paradoxe : perdre de son pouvoir, se « *désempouvoier* » tout en continuant à faire usage de ses privilèges pour porter une parole qui n'est pas la sienne. Delphy suggère à cet égard que la place d'orateur privilégié laisse une possibilité aux hommes de définir les termes et objectifs de la lutte à la place des femmes\* (2013). Dupuis-Déri continue dans ce sens et propose que les hommes subissent des pertes réelles, expérimentent la minorité et jouent un rôle de soutien plus que de militantisme (2008, p. 165).

### **Être reconnu et valorisé : les rétributions du féminisme au masculin**

Cette position contradictoire implique, malgré une faible participation au sein des mouvements et collectifs, des retours très positifs vis-à-vis de l'engagement des hommes, quel que soit son degré. Si, nous le verrons, cette posture peut également générer des coûts sociaux négatifs, notamment de la part d'autres hommes, elle suscite pour ceux qui l'adoptent une rétribution positive caractérisée par des compliments et des encouragements.

Bien que pouvant parfois être considérés comme des hommes « déviants » au sens entendu par Becker, à savoir la transgression d'une norme et la « *réaction sociale* » à la transgression de cette norme (Becker, 2013), ces réprobations sont rares. Dans ce cas précis, il s'agit ici d'être perçu comme un homme féministe et d'être attaqué pour cela. Je montrerais ultérieurement que ce rejet peut se produire dans des contextes précis où l'attente pour se conformer aux normes patriarcales et hétéronormées peut être forte. Il n'en reste pas moins que ces réactions, aussi désagréables puissent-elles être, ne péjorent pas les bénéfices de l'identité d'homme féministe et ne font pas office, pour les hommes rencontrés, de motif de découragement.

Sacha, qui est connu publiquement et souvent reconnu dans la rue, entend régulièrement des remarques sur son rôle de père engagé auprès de ses enfants :

*« Bon, je me balade avec ma fille sur les épaules, on me dit chapeau, un homme papa super. Et puis pour ma compagne, quand elle se balade avec notre fille dans la poussette, on dit que c'est une mauvaise mère, qu'elle laisse couler. »*

Ce rôle de « *super papa* », qui s'inscrit dans la lignée de ce que certain.e.s nomment désormais « *les nouveaux pères* » (Chatot, 2017; Vabre, 2022), ne nécessite pas de prouver un réel engagement dans le travail domestique du quotidien. Chatot (2017) rappelle que les hommes, mêmes en prenant par exemple un congé paternité, continuent de récolter les dividendes de l'économie domestique et qu'il en faut peu pour être considéré comme un homme impliqué au sein du foyer. Sacha met en ainsi avant qu'il lui suffit de porter ses enfants sur ses épaules dans la rue, d'être visible dans l'espace public comme un père présent, pour obtenir rétribution. À l'inverse, sa compagne doit subir une pression constante pour avoir l'air engagée vis-à-vis de ses enfants, ce sans quoi elle risque d'être qualifiée de « mauvaise mère », insuffisamment présente.

Laurent témoigne également d'une situation de bénéfice, lorsque, dans le cadre d'une sortie avec sa compagne, le simple fait de s'assurer que cette dernière se porte bien lui vaut d'être considéré par d'autres femmes\* présentes à ce moment de « *super copain* ». Si l'attention qui lui est portée par sa partenaire n'est pas spécialement mise en avant, son travail de « *care* » auprès de cette dernière est salué.

De manière plus générale, cette valorisation des hommes « *faisant des efforts* » s'inscrit dans la capacité des hommes à continuer à profiter de l'exploitation du travail des femmes\* en ayant l'apparence de ne pas imposer une quelconque autorité. Connell (2014, p. 77-78) résume ainsi cette ambiguïté :

*« Parmi ces hommes qui récoltent les dividendes du patriarcat, nombreux sont ceux qui respectent aussi leur femme et leur mère, ne sont jamais violent vis-à-vis des femmes, ont l'habitude de faire leur part des tâches ménagères, subviennent aux besoins de la famille et peuvent aisément se convaincre que les féministes ne sont que des extrémistes qui passent leur temps à brûler des soutien-gorge. »*

Jan relève qu'il ne s'agit en effet pas que de « *s'apposer un badge d'homme féministe* » et « *d'attendre les récompenses* », et que s'il est important de « *politiser le discours et de le dire* », il est surtout essentiel d'apporter un réel soutien, inconditionnel et sans attentes. Matthieu est également conscient de ce risque de « *survalorisation* » de soi, de « *porter une couronne* ». Ce dernier préfère ainsi rester plus discret sur son engagement, en ne publiant par exemple pas de contenu en ligne, afin d'éviter toute accusation de mise en avant de sa personne, de construction d'un *ethos* de dominant au sein de la lutte.

## Douter et questionner la lutte

L'impossibilité de s'engager de manière concrète au sein des mouvements, l'absence d'espaces pour discuter de son identité et le rejet de la part de certaines militantes ont mené certains hommes rencontrés à remettre en question leur volonté de s'engager pour la cause.

Laurent regrette ainsi l'inaction de son syndicat étudiant, qu'il juge trop préoccupé par des questions de « *politique identitaire* ». Il estime que ce dernier « *ne branle rien* » et joue le rôle « *d'un think tank de gauche qui pose pleins de tracts (...) et chie sur tout le monde* ». Son questionnement sur les potentielles dérives de la lutte atteint son climax lorsqu'il se trouve accusé d'agression par une autre militante au sein du syndicat :

*« Ce gros point tournant, c'est le jour où j'ai moi-même été accusé à tort par une personne d'agression sexuelle. Ça m'a beaucoup bouleversé parce que du coup, tous ces discours sur « il faut toujours croire les victimes », bah en fait c'est des choses à nuancer et à prendre avec des pincettes. (...) Je dis pas qu'il faut être d'accord avec l'extrême droite qui parle de wokisme et de l'intersectionnalité comme un danger pour la civilisation. Mais il faut nuancer certaines choses. »*

Cet épisode remet en cause l'engagement et l'adhésion de Laurent à certaines idées féministes qui manqueraient de nuances et seraient trop promptes à désigner un homme comme agresseur. Il ne le pousse pourtant pas à s'éloigner du féminisme, ce dernier souhaitant désormais s'éloigner des milieux militants, « *militer autrement* » (Jacquemart, 2015, p. 235), et adopter une démarche plus axée sur des objectifs quotidiens plus que des questions liées à l'identité des individus et les luttes politiques les entourant. Il exprime par ailleurs avoir su prendre le contre-pied de cette accusation en reconnaissant « *avoir pu être lourd* » à une époque avec certaines de ses partenaires.

Sacha témoigne de sa volonté de porter la voix d'hommes féministes en dehors de sa formation politique et de montrer l'engagement des hommes de son parti sur cette question. Il se heurte cependant à l'incompréhension d'autres camarades lorsqu'il décide de se rendre à un événement organisé par un organisme genevois faisant la promotion de l'engagement dans la sphère publique :

*« Tu vois, il y avait cet organisme qui m'avait contacté pour un panel sur les femmes en politique. J'étais le seul mec du truc, et je me suis fait ratiboiser la gueule à l'interne parce que je donnais une image pas top du parti. Et avec le recul je l'entends. Mais en même temps je trouvais un peu gênant de devoir demander l'autorisation. (...) Il y a aussi des moments où je me dis que certaines se servent de ça pour des carrières personnelles. Mais ça c'est un sujet qui doit être négocié et équilibré. »*

Si cette réaction négative ne suscite de nouveau pas de remise en cause de l'engagement de Sacha, elle témoigne de la difficile insertion des hommes au sein des mouvements et des luttes de pouvoir autour de la légitimité de la parole. Cette fragilité de la visibilité des rares hommes ouvertement féministes dans le champ politique, en proie à des conflits internes auxquels viennent se heurter l'hostilité des autres hommes fait prendre le risque à ces voix de se dissoudre et de cesser d'exister (Gottraux, 2002).

## Le féminisme comme guide de vie ?

Malgré les épreuves, les remises en question, le scepticisme, l'absence de participation, tous les hommes rencontrés maintiennent l'importance d'adopter une « grille de lecture féministe » (Jacquemart, 2015, p. 236) de leur existence. La découverte de la théorie féministe, peu importe la manière dont ils y sont parvenus, change radicalement leur vie et leur ouvre de nouvelles perspectives. Si la question de la contradiction entre identité masculine et engagement féministe n'est jamais très loin, cette adhésion joue un rôle important dans leur définition d'eux-mêmes, notamment en ce qu'elle les distingue d'autres hommes.

Pour certains, c'est avant tout la question de la prise de conscience sur les privilèges qui est mise en avant. Pour Fabrice, sans jamais n'avoir eu à « douter » sur la question, c'est la question « des inégalités entre les hommes et les femmes et la société patriarcale » qui donne du sens à son engagement. De manière plus organique, Jan évoque un questionnement permanent :

*« Bah j'ai pris conscience des privilèges qui viennent avec. Et tu arrêtes jamais de te rendre compte de ce qui vient en étant cisgenre. Évidemment, il y a eu une remise en question, un questionnement sur l'identité de genre, l'expression de genre, le sexe, le genre. Du coup j'y ai réfléchi, et je dirais que je suis toujours en train d'y réfléchir. »*

C'est cette prise de conscience des privilèges qui permet aux hommes rencontrés de chercher à s'éloigner des formes de masculinité hégémoniques pour développer des « masculinités féministes » (Hurtado et Sinha, 2008) qui permettent à ceux cherchant à y adhérer à « développer des identités plus constructives, orientées vers la justice sociale, en réponse aux restrictions oppressantes de la masculinité en tant que construction sociale » (p.337). Cette transformation n'est jamais acquise et implique un processus constant. Si certains ont pu montrer que chercher à se transformer n'impliquait pas nécessairement de chercher à transformer les relations macrosociales et les rapports sociaux de sexe, notamment en ne prenant pas en compte l'importance du vécu et en se concentrant sur l'impact individuel de la domination

patriarcale sur les hommes (Thiers-Vidal, 2002), il n'en reste néanmoins pas transformateur pour ces hommes d'aborder de telles questions. J'ai constaté, au cours de mon travail de terrain, la nouveauté pour la majorité des hommes rencontrés de cet espace de discussion sur la masculinité. Si l'intervention sociologique est rarement sans effet sur son terrain, presque tous sont ultérieurement revenus vers moi pour me remercier de leur avoir offert un espace d'échange sur un sujet sur lequel il semble être difficile de converser avec les autres hommes de l'entourage, dont peu s'identifient également comme féministes.

Noé évoque la puissance de ces questionnements et de l'arrivée de la théorie féministe dans sa vie, des idées qu'il considère comme « *très libératrices* » et rendant « *la vie moins difficile, moins cadrée, avec moins d'injonctions et plus de liberté* ». Pour Matthieu, la vie avant cette prise de conscience ressemblait à « *un bateau sans voiles dans une tempête* ». Si je ne saurais ignorer que tous les récits récoltés dans le cadre de cette recherche résultent d'une reconstruction à fortiori, « *d'une relecture de l'engagement au prisme des connaissances actuelles* » (Jacquemart, 2015, p. 233), il m'importe surtout de montrer ici l'importance qu'accordent les hommes rencontrés au féminisme comme philosophie de vie.

Cette importance du féminisme les mène non seulement à baser une grande partie de leur définition de soi de sur ces idées, mais aussi à l'utiliser comme critère de sélection sur qui peut, ou non, jouer un rôle dans leur vie. Ainsi, s'engager sur cette voie nécessite de faire des choix, voire de perdre des amitiés. Pour Jan, l'importance de partager des valeurs s'éloignant de la masculinité hégémonique se traduit dans l'acceptation ou non de certaines personnalités :

*« Alors évidemment ... et c'est là où j'ai de la peine à fréquenter des hommes pas féministes ... enfin pour moi, typiquement l'héritage de la socialisation patriarcale, c'est de pas parler de mes sentiments. Et ces hommes cis peinent à avoir des sentiments. Mais ça prend du temps de déconstruire. »*

Mettant ici en avant l'importance du « care » et de la déconstruction, c'est avant tout le rejet des autres hommes qu'il faut ici noter, puisque ces derniers n'ont pas encore fait ce travail de déconstruction nécessaire pour intégrer un entourage se rassemblant autour de valeurs communes. Si Sacha s'inscrit moins dans une volonté de *gatekeeping*, il n'en fait pas moins des choix similaires et m'expliquer renoncer à certaines amitiés à cause de trop importantes divergences :

*« Cela étant, il y a des copains que j'ai perdu, principalement de Lausanne, qui sont devenus traders ou banquiers, dans une masculinité de droite, couillue et affirmiste. Moi leur faire la pédagogie ... il y a eu des détachements avec des gens que j'avais plus envie de voir, du fait de ça. »*

Le rejet de ces personnalités divergeant tant sur le plan politique qu'identitaire participe aussi de la difficulté à établir un dialogue sur les masculinités émanant de la part des hommes engagés. C'est finalement majoritairement des femmes\* féministes qui se chargent de cette tâche, via l'organisation d'ateliers sur le sujet. Si l'éloignement des hommes hostiles à la cause semble être nécessaire pour amorcer le travail de déconstruction et le processus d'identification aux idéaux féministes, il n'en reste pas moins qu'il risque, à terme, de reproduire des logiques d'exclusion au sein des luttes, laissant l'apanage du féminisme au masculin à une poignée de privilégiés.



## Construction(s) de l'identité masculine et conflits de genre

Pour paraphraser Simone de Beauvoir dans une analogie largement réutilisée dans les *men studies*, on ne naît pas homme, on le devient. De la même manière, la pensée féministe nous a permis de comprendre qu'il était possible de « *cesser* » d'en être un (Pronger & Schmidt, 1998). S'intéresser à la question des hommes gravitant autour des mouvements féministes et s'identifiant comme tels revient à se demander quels sont les facteurs structurels et individuels les ayant poussés à s'engager sur cette voie de manière plus ou moins active. Rare sociologue francophone à s'être penché sur la question, Alban Jacquemart (2013) a reproduit des trajectoires d'hommes ayant milité au sein de mouvements féministes des années et retient l'impact essentiel des femmes\* de l'entourage, - principalement les mères ou les conjointes, qu'elles soient féministes ou non – l'appartenance aux catégories socio-professionnelles supérieures, la proximité avec des milieux politisés à gauche ou encore la poursuite d'études en sciences humaines et sociales. Si ces facteurs ne sauraient être exhaustifs, ils traduisent de l'importance de la trajectoire dans la formation d'une identité féministe. Dans ce chapitre, je m'intéresserai à la socialisation masculine de mes enquêtés, aux structures familiales les ayant vu grandir, à la construction de leur identité sociale et sexuelle et aux conflits de genre ayant été affrontés.

### La famille, féministe ou pas ?

Lieu de reproduction de rapports de genre et de pouvoir, la famille n'est pas un espace neutre au sein duquel ses membres peuvent s'épanouir librement sans aucune contrainte. Nous grandissons tou.te.s dans des contextes situés qui façonnent les individus que nous aspirons à devenir, et la capacité à devenir féministe ou non n'y échappe. Il ne sera ainsi pas étonnant d'apprendre que certains hommes, de par leurs dispositions acquises et le capital social dont ils bénéficient, soient plus à même de développer une conscience féministe que certaines femmes moins favorisées (Watson & Casey, 2022).

Grandir au sein d'une famille où les rapports sont égalitaires entre les deux parents semblerait donc être le ciment d'une solide conscience féministe à venir. Or, Jacquemart souligne que cette affirmation est doublement infirmée. Les hommes féministes, comme toute personne ayant effectuée un travail réflexif sur la question du genre, relisent leur histoire familiale à travers leur socialisation politique actuelle, ce qui rend difficile d'estimer la véracité de leurs propos, qui peuvent être exagéré par rapport à la réalité de l'expérience vécue. D'autre part, la majorité des hommes rencontrés dans les études sur le pro-féminisme mettent au contraire en avant des structures familiales traditionnelles, reproduisant une division sexuelle défavorable aux femmes\* et majoritairement hétéronormée (Jacquemart, 2015, p. 165).

Les hommes rencontrés dans le cadre de cette recherche rentrent majoritairement dans ce cadre, puisque huit d'entre eux estiment avoir grandi une organisation genrée familiale organisée autour du travail domestique gratuit de la mère et du travail professionnel rémunéré du père. Martin s'inscrit dans cette dynamique, sa mère ayant renoncé à travailler pour s'occuper de sa famille :

*« Ma mère a arrêté de bosser pour s'occuper de moi et de mon frère, mon père travaillait et décidait de pas mal de choses. Donc j'ai vraiment grandi avec ce modèle patriarcal que je questionnais pas tellement. C'était comme ça quoi. »*

Ce « modèle patriarcal » non questionné est celui qui semble évident pour la famille de Martin, évoluant dans un milieu populaire en Suisse rurale. La mère reste au foyer à effectuer des tâches domestiques et d'éducation, tandis que le père se situe dans l'espace public et perçoit un salaire pour le travail effectué. Ce salaire lui fournit une légitimité supplémentaire qui l'autorise à prendre la majorité des décisions concernant la famille. Noé n'a pas non plus grandi dans un contexte où cette organisation est questionnée, et m'explique qu'il était « *tout de suite évident* » pour ses parents que sa mère baisse son taux de travail à la naissance de son premier enfant, contrairement à son père qui n'a jamais cessé de travailler à temps plein. Ce dernier a par ailleurs « *toujours veillé à renflouer son AVS* », rendant ainsi en partie la mère de Noé dépendante de l'activité professionnelle de son conjoint.

La mère de Lorenzo, dont il met pourtant en avant « *le fort caractère* » n'échappe pas non plus à cette logique et assume la majorité des tâches telles que « *la cuisine, la lessive, le ménage, les courses* ». Cette force de caractère semble cependant lui donner un pouvoir décisionnel plus important puisqu'elle « *prend les décisions en ce qui concerne notre famille ou notre domicile* ». Issu pour sa part d'une famille d'origine méditerranéenne, portugaise et israélienne, c'est la figure de la matriarche qui s'impose dans le cas de Lorenzo, sans que cela n'indique en revanche une plus grande participation des hommes de la famille aux tâches domestiques.

Si ces enquêtés grandissent tous dans des foyers où les CSP intermédiaires ou inférieures (fonctionnaires, ouvriers, employés de commerce) à l'exception de Sacha dont le père est médecin et la mère infirmière, Laurent et Matthieu grandissent pour leur part dans des familles avec des parents disposant d'un haut niveau d'éducation. Fils d'universitaires de gauche, Laurent est élevé par une mère « *spécialiste des questions de genre et de pornographie* » et enseignant dans ces domaines à l'université en France. De ses deux parents, c'est sa mère qui dédie le plus de temps à sa carrière et c'est donc le père de Laurent qui prend majoritairement en charge les tâches domestiques au sein du foyer :

*« C'est mon père qui faisait à manger, c'est mon père qui m'a appris à faire à manger, etc. Et moi, depuis que j'ai 8 ans, on me dit « ta gueule petit con, t'a une chambre et tu vis dans la maison, donc participe à faire à manger, à nettoyer la maison, etc. ». Donc je voilà, je récurais les chiottes avec mes parents. Je me souviens que quand j'étais plus jeune d'ailleurs, ça faisait des remous. J'étais à l'école primaire et on nous montrait comment faire un gâteau au yaourt et. Et il y avait quelqu'un qui avait lâché, parmi les organisateurs, qu'on pouvait refaire à la maison avec notre maman. Et moi j'avais dit que c'était mon papa qui faisait à manger. Les mères de l'école étaient en mode, elle doit pas s'occuper de son fils. »*

Laurent est l'un des rares enquêtés à s'être spontanément intégré à l'équation de la répartition des tâches en tant qu'enfant, reconnaissant la double exploitation des femmes\* au sein du foyer par le conjoint et par les enfants. Il met également en lumière la culpabilité pesant sur les mères travaillant, jugées comme insuffisamment impliquées dans l'éducation de leurs enfants. Le père de Laurent assume finalement ce rôle de « *mère* », quitte à devoir parfois réaffirmer sa virilité en « *gueulant bien fort* » lorsque les tâches ne sont pas suffisamment bien accomplies. Cependant, pour son fils, ce sont « *les autres familles qui ne fonctionnent pas correctement* », et l'évidence du partage des tâches voire de la non-binarité des rôles familiaux lui est transmise.

Matthieu grandit également dans un foyer où ses parents disposent d'un haut niveau de formation, son père étant ingénieur et sa mère travaillant dans la finance. Son père ayant un taux d'occupation inférieur à celui de sa mère, c'est lui qui assume la majorité des tâches liées à son fils : l'emmener à l'école, le récupérer, l'emmener à ses activités parascolaires. Matthieu lui reproche cependant d'avoir joué ce rôle de manière « *trop formelle* », sans vraie passion, et de ne pas avoir su lui apporter « *la même affection* » que celle prodiguée par sa mère.

En parallèle de ces modes organisationnels familiaux souvent liés aux dispositions des parents des hommes rencontrés, l'importance de la mère et du père varient selon ces configurations. Il en ressort que pour la majorité d'entre eux, la proximité relationnelle avec leur mère est très forte et s'accompagne d'un effacement ou d'un rejet du père. Si je soupçonnais de longue date cette proximité de jouer un rôle clé dans la constitution d'une identité féministe en raison de mon expérience personnelle d'homme élevé par une mère seule, mener cette recherche m'a permis de conforter cette hypothèse. Dans le cas de Jan, élevé par sa mère, c'est la prégnance des femmes dans son entourage qui le marque. Il m'explique ainsi avoir grandi auprès de « *ma mère, ma grand-mère, donc la mère de ma mère, et mes tantes* ». N'ayant eu de liens avec son père que tardivement, ce sont ces quatre femmes qui constituent ses repères et sa structure familiale. Originaire du Tessin, il me décrit cette société comme « *patriarcale, sexiste, homophobe* », au sein de laquelle les femmes ont comme rôle principal d'être « *génitrices* ». Jan ne s'est cependant jamais considéré comme évoluant au sein d'un modèle transgressant ces mêmes normes patriarcales, puisque sans homme assumant le rôle de chef de famille :

*« C'était quatre femmes très différentes. Une m'a appris à construire des trucs avec le bois, faire tous les trucs d'homme. Aller dans les bois, aller chercher les champignons, ça c'est un truc très masculin au Tessin. Bon il y a aussi des femmes qui le font, mais c'est quand même surtout un truc que tu fais avec ton père. »*

Cette prégnance de la figure de la mère crée chez les hommes rencontrés un sentiment de solidarité avec les femmes\* de manière générale, calqué sur le vécu de celles étant proches d'eux. Sacha évoque avec un brin de nostalgie le souvenir de sa mère, décédée il y a peu, et dont la fin de vie semble avoir été marquée par des doutes et des regrets après avoir découvert l'infidélité de son père et avoir dû limiter son rôle de mère à la suite du départ de ses enfants de la maison :

*« Ma mère est décédée en 2020 et elle avait beaucoup d'amertume à la fin. Elle avait la rage, elle avait la haine. Ça la submergeait en fait, alors que c'était quelqu'un du service, du mythe familial, qui trouvait son plaisir dans la maison, les enfants. Et tout ce mythe de la famille hétéro modèle s'est fissuré quand on est partis avec ma sœur. Elle arrivait pas à se réinventer parce qu'elle n'avait presque pas d'identité propre. »*

Cette fin de vie douloureuse traduit de l'aliénation de nombreuses femmes\* dans un rôle de mère et d'épouse sans souvent pouvoir le conscientiser (Mathieu, 1984). Dans le cas de la mère de Sacha, cette conscience est prise au crépuscule de l'existence et bouleverse son fils. Ce dernier blâme son père, qu'il qualifie de « *tyran domestique* », et évoque des relations tendues avec cet homme « *difficile à aimer* ». Ce rejet de la figure paternelle, cette volonté de ne pas « *s'enfermer dans sa masculinité dominante* » amène Sacha à beaucoup s'identifier à sa mère et à sa sœur, avec qui il peut partager « *des émotions et des ressentis* ». Matthieu ressent également cette difficulté à développer une relation affectueuse avec son père, le jugeant trop

calculateur et enfermé dans une logique quasi marchande du sentiment, ayant « *investi du temps et de l'argent* » dans son éducation sans que son fils n'y retrouve la spontanéité qu'il recherche alors. Il retrouve au contraire cet aspect chez sa mère, avec qui il maintient un lien beaucoup plus fort malgré l'absence de cette dernière, qui occupe un poste avec plus de responsabilités que celui de son père.

De tous les hommes rencontrés, Laurent est le seul à pouvoir m'affirmer que sa mère est féministe. Si d'autres mentionnent des figures fortes, élevant leur fils sans préjugés et sans sentiment de supériorité, aucune de ces femmes ne semble s'identifier de la sorte et semblent même rejeter le terme, par exemple jugé comme faisant référence à « *un combat qui n'est pas le sien* » par la mère de Noé. Ayant pensé retrouver majoritairement dans mon échantillon d'enquête des fils de féministes, je suis surpris de n'en retrouver presque aucune. La mère de Laurent invite très rapidement son fils à adhérer aux idées féministes et à « *surtout lutter contre l'antiféminisme* ». Il décrit ainsi un « *apprentissage par négation* » lui inculquant ce qu'il ne devait surtout pas être.

## L'école du genre

La famille n'est pas l'unique institution créatrice de rapports de pouvoir déséquilibrés et beaucoup désignent l'école comme un lieu symbolique de rencontre avec l'ordre patriarcal. Lieu de violence symbolique forte pour ceux ne pouvant ou ne voulant pas se conformer à l'idéal de masculinité des jeunes garçons, l'école marque un tournant dans la socialisation des enfants. Plus précisément, la cour d'école est un tournant dans la socialisation corporelle des jeunes garçons, qui sont invités à pratiquer des activités plus physiques, qu'il s'agisse de jeux sportifs ou de « *simulacres d'affrontements* » (Joannin et Mennesson, 2014, p. 162). Filles et garçons s'y trouvent symboliquement séparés par une séparation des activités induisant une ségrégation de l'espace (Delalande, 2005) : le centre de la cour, plus visible, réservée aux garçons pour des activités de démonstration et les périphéries réservées aux filles et aux garçons moins prompts à pratiquer des activités physiques axées sur la lutte et la performance.

Sacha confirme cette séparation, peu conscientisée, et me raconte avoir vécu une enfance relativement séparée des filles, qui n'interviennent qu'à de rares moments dans la vie des jeunes garçons :

*« J'y ai jamais réfléchi en fait. Mais je pense qu'on était socialisés, les filles et les garçons, d'une manière assez séparée. On jouait au foot, on occupait l'espace du préau, on était entre nous. J'ai quelques souvenirs de copines ... mais c'étaient quand même des socialisations assez séparées. On jouait au foot, on avait gagné une fois et les filles avaient fait une espèce de coupe en plâtre. Je crois qu'avais sauté dessus, j'avais beaucoup méprisé ce truc en plâtre alors qu'on avait gagné tu vois. Les filles avaient pleuré, enfin ... d'un coup j'avais eu honte de faire ça tu vois. Mais c'était quand même rare ces points de contact ... je sais pas si les filles se seraient foutues de notre gueule, si elles auraient osé. Il y avait un gros décalage quand même. »*

La rencontre symbolique entre filles et garçons intervient ici au moment d'une victoire, en l'occurrence pour récompenser l'accomplissement des garçons ayant remporté un match avec un effort créatif. Cet effort est immédiatement « *méprisé* » par Sacha qui y voit une forme de douceur à réfréner pour mieux s'imposer. Il continue par la suite en m'expliquant avoir de lui-même un souvenir de « *petit gros* », peu porté sur les études, rejeté par d'autres

garçons et ayant du devenir « *bagarreur* » pour se défendre et survivre. Il souhaite ainsi s'inscrire dans ce que Joannin et Mennesson relie à la naissance de la masculinité hégémonique connellienne chez certains individus (2014), soit de jeunes garçons « *anti-école et fans de foot* » (p. 165) valorisant l'expression de la virilité et se distinguant par un mépris affiché « *des filles et des pratiques féminines* » (p.167). À contrario, cette virilité, valorisée dans la cour d'école, est souvent rejetée par les institutions légitimes et les personnes les incarnant à l'instar des enseignant.e.s (Dulong, Guionnet, et al., 2012). Ces attitudes sont plus présentes chez les garçons issus des « *quartiers populaires* » (p.166), et bien que Sacha soit fils de médecin, ce dernier fréquente à Lausanne une école où la majorité des enfants sont issus de foyers appartenant aux CSP inférieures.

Cette pratique de l'activité sportive est aussi utilisée comme une ressource par Jan et Lorenzo, qui, assumant de ne pas se conformer à la virilité hégémonique prônée par les groupes de garçons les plus « *conformes* », voient leur corps athlétique comme un moyen d'imposer une certaine légitimité à la présence de ces corps « *déviant*s » au sein du groupe. Danseur depuis son jeune âge, Lorenzo rappelle que la pratique de ce sport est associée à la féminité et qu'en faire revient à s'inscrire « *dans le groupe des filles* ». Pourtant, malgré ce rejet de la part des autres garçons, ce dernier m'évoque une stratégie de résistance lancée depuis cette zone d'exclusion :

*« Mais il y a aussi en l'effet inverse, c'est que ça te donne des compétences physiques qui sont assez ... enfin tu peux faire le grand écart, tu peux faire des pointes, tu peux faire des trucs assez dingues avec ton corps. Et c'est vrai que les garçons qui me traitaient de fillettes, de fragile, tout d'un coup, ils avaient aussi la bouche fermée face aux trucs incroyables que je pouvais faire avec mon corps qu'eux-mêmes n'étaient pas capables de faire. »*

C'est ici par la performance que Lorenzo rejette l'accusation de « *fragilité* » portée à son encontre. Si l'objectif n'est pas d'être intégré dans un cercle plus masculin, qu'il rejette en me disant préférer « *la compagnie des filles* » qu'il juge « *plus sensibles, plus solidaires* », c'est le respect qui est ici recherché. De la même manière, Jan pratique l'escrime et la natation, deux sports qui jouent beaucoup dans son acceptation par les autres garçons sans qu'il ne recherche nécessairement à rejoindre leurs rangs. Ces deux exemples sont plutôt marqués par une indifférence vis-à-vis du groupe des garçons, jugés moins intéressants et moins valorisants.

Au contraire, d'autres interviewés semblent s'inscrire dans un autre groupe défini par Joannin et Mennesson : des garçons non-sportifs, représentants d'une masculinité marginale. Laurent, enfant isolé, me raconte être la cible des moqueries des groupes de garçons et trouver dans la sociabilité avec des filles un calme et un apaisement loin de la violence masculine précoce. Matthieu subit également cette violence symbolique et trouve pour sa part refuge dans un groupe de garçons également stigmatisés. Cette solidarité entre hommes mis à l'écart se retrouve dans la masculinité marginalisée connellienne, notamment en prenant pour exemple la solidarité entre hommes homosexuels face aux pressions hétéronormatives. Bien que Jan ait su trouver un salut dans le sport pour s'intégrer, il me raconte un souvenir d'enfance traduisant bien de cette pression pour construire un ordre hétéronormatif dès le plus jeune âge :

*« Peut-être juste avant pour l'école primaire, il y a un épisode très parlant je pense. Une émission de la radio est venue nous voir et une dame nous avait demandé ce qui se passerait pour nous si en allant se coucher le soir, on se réveillait dans le sexe opposé. Donc binarité de genre, années 90 et 2000, au*

*Tessin on était pas trop dans le dépassement de ça. Donc vous n'êtes plus un homme. Et moi j'avais dit que ça ne changerait rien parce que toutes les tâches qui sont traditionnellement attribuées aux femmes, les hommes peuvent et doivent le faire. D'ailleurs on voit des couturiers ou des cuisiniers très bons. Et puis pour d'autres tâches informelles comme l'éducation, ce serait pas un problème parce que de toute manière, je savais bien qu'on pouvait être seul pour élever un enfant. Et tous les garçons étaient très fâchés avec ce que les filles et moi avions dit. Et c'était vraiment « quelle horreur, quelle horreur ». J'avais trahi les garçons tu vois. »*

Cette trahison est un argument souvent repris par les mouvances masculinistes pour pointer du doigt ceux ayant rompu une solidarité intra-masculine nécessaire à la survie du pouvoir masculin (Dupuis-Déri et Lamoureux, 2015) en se plaçant du côté des femmes\*. C'est donc dès le plus jeune âge la loyauté des garçons entre eux, leur capacité à « faire classe » (Delphy, 2013) qui définit leur rôle ultérieur dans la hiérarchie des masculinités et leur positionnement dans les relations femmes\*-hommes. Pour ceux pouvant ou ne voulant pas s'y conformer, la réprobation est immédiate, et peut parfois mener jusqu'à la violence physique (Joannin et Mennesson, 2014).

Le passage vers l'enseignement secondaire et la transition vers l'adolescence puis l'âge adulte n'infléchissent que peu cette tendance. Si Lorenzo estime « que les garçons deviennent moins bêtes », Matthieu trouve pour sa part la population adolescente masculine « plus violente, plus cynique ». Originaire d'une commune bourgeoise située sur la rive gauche genevoise, ce dernier voit son arrivée dans le plus prestigieux collège genevois comme une rupture avec un milieu social dont il se sent exclu et comme une mobilité géographique ascendante. Dans cet établissement, il intègre un groupe qui lui « correspond plus », qu'il présente comme « des bobos (...) plus à gauche ». Ce groupe un rupture politique avec le milieu d'origine de Matthieu, plus orienté à droite, l'insère dans une culture plus « alternative » au sein de laquelle il se sent plus accepté. Il décrit cependant une « complète absence de solidarité » entre les membres du groupe, pour lesquels il est impensable de se soutenir ou de s'épancher sur ses émotions. Si ces derniers affichent une proximité physique forte entre eux, caractérisée par des embrassades journalières et une tactilité omniprésente, il s'agit pour Matthieu d'une « façade » n'ayant que pour objectif de « ridiculiser » le contact physique et s'insérant dans une mise en scène du quotidien. Il regrettera plus tard ce manque de sincérité dans ses relations avec d'autres hommes et me dira n'avoir de cesse de « la rechercher ».

Par ailleurs, c'est lors de leurs études secondaires, dans le cadre de travaux scolaires, que deux interviewés me disent avoir un premier point de rencontre avec le féminisme et la critique des rapports sociaux de sexe. Dans ces deux cas, ce point de rencontre est un point de rencontre littéraire, en l'occurrence, la littérature classique grecque. Pour Lorenzo, il s'agit de l'Illiade d'Homère, écrite entre 850 et 750 avant notre ère. Si l'on peut douter de la vocation féministe de l'œuvre, les femmes\* y étant dépeintes comme des trophées de guerre pour les mortelles et des manipulatrices pour les déesses, ce dernier y voit la représentation de « ce qui arrive aux femmes en temps de guerre ». Il m'explique ainsi avoir commencé à réaliser que la guerre était « faite par les hommes pour les hommes ». Si des auteur.ice.s. comme Clovis Maillet ont montré que la guerre n'avait pas toujours été fermée pour les femmes\* (2020), l'Illiade ne saurait être un de ces exemples et les femmes\* y sont majoritairement représentées de manière négative, du moins pas comme des héroïnes au même titre que les hommes. Lorenzo y voit également un « trouble dans le genre » pour reprendre l'expression butlérienne dans la relation entre Achille et Patrocle présentés comme « des frères guerriers qui sont en même temps très proches ». Dans un moment de construction de sa propre identité

sexuelle, il se dit « *fasciné par cette idéologie du guerrier qui combat, qui déchiquette et qui le soir, rentre dans sa tente et retrouve un autre homme dans son lit* ». Matthieu est pour sa part marqué par la Médée d'Euripide, écrite en 431 avant notre ère, et le sexisme qui repose sur la figure de Médée, femme impie et mauvaise mère. Ce choix n'est cependant pas désintéressé et résulte au départ de l'aspect « *cool* » d'un tel choix pour un homme, que l'on image à l'adolescence moins à même de se tourner vers une œuvre classique, dans une période où l'intellect n'est pas nécessairement valorisé dans l'intégration au groupe hégémonique des garçons. Matthieu souhaite ainsi se détacher des autres hommes de son entourage de jeunesse, en se plaçant à nouveau dans une masculinité distinguée des formes majoritaires, virilistes et démonstratives.

L'arrivée dans les études supérieures constitue pour ceux y étant passé un tournant allant bien plus loin que la seule question du positionnement dans les rapports de genre. Noé, qui vient d'une commune populaire de la banlieue genevoise, voit l'arrivée à l'université comme un immense changement, « *un nouveau départ* ». Inscrit en sciences sociales, il me parle d'une « *expérience libératrice* » qui remet tout en question sur le monde dans lequel il vivait jusqu'ici. Particulièrement frappé par la découverte des travaux sur la performativité, à l'instar de ceux de Butler (2006), ou de Goffman sur la mise en scène de la vie quotidienne (1996), ces textes « *mettent des mots* » sur sa condition, alors même que ce dernier est en plein questionnement sur son orientation sexuelle et son expression de genre. Bien qu'interpellé depuis longtemps par la question du genre, Noé trouve dans son parcours académique des réponses à ses questions, mais également une légitimité pour « *éduquer* » ses amis masculins, les sensibiliser à la question de la domination masculine.

D'une manière similaire, Martin, qui arrive à Genève pour ses études après avoir d'abord entrepris un apprentissage professionnel et travaillé un temps dans la vente, trouve dans ses études de sciences sociales un espace primordial pour questionner ses privilèges. Inscrit dans un programme de sciences sociales où les cours d'études genre sont nombreux, il y découvre pour la première fois l'expérience de la minorité, seulement quelques rares hommes suivant ces cours. Il m'explique avoir été « *fasciné* » par les cours obligatoires dispensés aux étudiants de première année en études genre et avoir ressenti le besoin de continuer à « *comprendre où il se positionne dans la société* ». Ce positionnement des hommes au sein des études sur le genre est particulier puisque que bien que présentant des positions plus progressistes sur le sujet (Flood, 2011), ils ne peuvent formuler qu'une « *théorisation désavantagée dépourvue de regard intérieur* » (Thiers-Vidal, 2002, p. 81) des rapports sociaux de sexe. Martin met en avant l'importance de laisser la parole aux personnes concernées tout en se pensant comme un relai de ces idées grâce à ses privilèges :

*« Donc oui tu peux être une espèce de relais, mais en faisant méga gaffe. Ces privilèges te donnent beaucoup d'espace et il ne faut pas non plus accaparer cet espace. C'est toujours un peu délicat. Enfin tu vois, avec les cours de genre que j'ai, il faut quand même faire attention et ne pas tomber dans ... enfin tu sais que l'histoire est écrite par des hommes blancs. Et des fois je suis même dans une position de malaise, et je me dis que ce n'est pas le moment pour moi de prendre la parole, que d'autres personnes ont quelque chose à dire de beaucoup plus valide que moi. »*

Ce « *malaise* » est cependant vécu comme un « *bénéfice du féminisme* » par Martin, puisqu'il lui permet de vivre cette expérience de la minorité dans un espace où il est également possible d'en débattre. Cette remise en question des privilèges dans la sphère universitaire et le potentiel malaise qu'elle peut susciter atteint également Laurent, qui en devient critique malgré un investissement dans des milieux militants au sein de l'université. Ce dernier

confesse que bien que « *marqué par les approches révolutionnaires queer* », il est « *critique du discours de certaines militantes qui disent que tous les mecs sont des violeurs* ». Cette distanciation l'amène à adopter un féminisme qu'il considère comme plus « *scientifique* », permettant d'atteindre « *des objectifs plus quantifiables* ».

La littérature sur les hommes dans les *women and gender studies* a montré que si ces derniers présentaient en effet des positions plus progressistes que les hommes n'étant pas associés à ces cursus, ils ne présentaient presque jamais de positions plus progressistes que leurs collègues féminines (Flood, 2011). Si je reste sceptique sur l'emploi du terme « *progressisme* » qui mérite toujours d'être historicisé et situé, il fait ici référence à des positionnements en faveur de l'égalité et de la réduction des biais liés au genre ou à l'orientation sexuelle. La position majoritairement exprimée par les hommes rencontrés était une position d'écoute, de discrétion. J'invite cependant les lecteur.ice.s à rester sensibles à la diversité de profils suivant des cours sur le genre à l'université et aux différences de réactions face aux théories et aux concepts présentés.

## Féminisme et engagement à gauche

Si tous les hommes rencontrés ont effectué des études supérieures, la majorité d'entre eux disposant d'une maîtrise universitaire, tous ne se disent pas exclusivement marqués par leur cursus. Pour certains, c'est également un engagement politique à gauche qui suscite une prise de conscience sur les rapports sociaux de genre. Jacquemart identifie ce facteur (2015) et souligne le soutien historique de la gauche aux politiques d'égalité, bien que tous les partis n'aient pas explicitement exprimé de position féministes et que nombre de militants aient eu des visions sexistes et rétrogrades sur la place des femmes\* en politique et dans la société.

Sacha, issu d'une famille positionnée à droite, est engagé au parti socialiste suisse depuis presque vingt ans. Si son positionnement favorable vis-à-vis des idées féministes lui vient aussi d'un sentiment de solidarité avec les femmes\*, la proximité avec des figures féminines fortes l'amène à s'intéresser de manière plus intense à ces idées. Bien que les socialistes suisses ne soient pas le premier parti à avoir envoyé une femme au Conseil Fédéral par rapport à des partis de centre-droit comme les radicaux, la formation de gauche a historiquement soutenu les droits des femmes à s'auto-déterminer et à devenir des sujets politiques de plein exercice. Pour Sacha, « *ces voix de femmes aussi puissantes que les hommes, ce féminisme en réaction à l'absurdité des inégalités* » constitue un véritable turning point dans sa manière de considérer la politique et la vie du quotidien. Notons que si l'engagement politique à gauche est ici important, il ne résulte pas d'une simple adhésion, mais d'une rencontre avec des femmes\* de gauche portant déjà un discours féministe au sein de leur parti.

Martin, qui se définit comme marxiste, met également en avant cet engagement de sa part comme « *immense* » dans sa compréhension du système qui l'entoure et de la structure des inégalités. Le marxisme, bien que devant à nouveau être historicisé dans le contexte qui l'a vu émerger au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, permet à Martin de « *tout questionner* », y compris les rapports sociaux de genre. Issu pour sa part d'une famille n'étant pas politisée et d'un contexte géographique et social où le vote pour l'extrême-droite est courant, l'adhésion à

des valeurs de gauche lui offre la possibilité de marquer un tournant radical au moment de son arrivée à Genève et dans le milieu universitaire.

Fernando, avec qui j'évoque très peu ses origines familiales, me confirme que son engagement politique au sein d'un parti écologiste lui a ouvert les yeux sur la question du genre :

*« Et j'ai toujours beaucoup appris du militantisme et d'être avec d'autres personnes qui ont pu m'amener à d'autres sujets qui, s'ils n'étaient pas nouveaux, ont pu accentuer ma sensibilité. Et c'est vrai que la question de l'égalité dans le genre, mais c'est comme l'écologie, c'est pas inné, on ne naît pas avec. Et donc ça vient aussi par la proximité de gens qui militent sur ces termes, qui vous en parlent, qui vous expliquent les revendications, les douleurs souvent, les traumas de certains parcours de vie. »*

Cette « proximité » avec les militantes et les militants sur le terrain sensibilise ce dernier aux injustices vécues par les minorités. Bien que précédemment employé par une grande organisation humanitaire l'ayant amené à voyager à l'étranger dans des zones où les inégalités sociales lui apparaissent comme « criantes », c'est le rencontre de personnes concernées qui est ici essentielle dans la prise de conscience sur les rapports sociaux de genre ou encore l'homophobie.

Si tous les hommes rencontrés ne sont pas directement membres d'un parti politique, tous me disent se sentir proches de la gauche et des politiques qu'elle mène. Si certains sont issus de familles votant plutôt pour des partis conservateurs et s'inscrivent en contradiction avec cet héritage politique, d'autres reproduisent les idées de leurs parents qui sont également des sympathisant.e.s de gauche. Noé me dit avoir des parents « vraiment de gauche », dont les valeurs sont « l'égalité et l'inclusion ». Grandir dans un environnement marqué à gauche limiterait selon lui « l'éducation machiste et stéréotypée », un constat que partage Laurent dont les parents sont également « très à gauche, gauche radicale ». Ces milieux familiaux sont présentés par les hommes rencontrés comme plus ouverts, plus instruits, et où un débat sur les rapports sociaux de genre serait possible et parfois même encouragé.

### **Aimer (aussi) les hommes et s'identifier aux femmes\***

Une partie des hommes rencontrés ne se définit pas pleinement comme hétérosexuel, voir absolument pas comme tel. Seuls trois d'entre eux se définissent exclusivement comme homosexuels, un comme pansexuel et deux autres reconnaissent des relations avec des hommes sans se définir autrement qu'hétérosexuel. J'ai rapidement cherché à inclure des hommes s'identifiant comme gay dans mon échantillon car bien que ne s'inscrivant pas dans des relations de couples avec des femmes\*, ces derniers sont également des fils, des frères, des amis, des collègues. Si le lien entre féminisme et homosexualité masculine est peu traité dans la recherche sociologique, il l'est plus généreusement dans la recherche sur l'histoire des mouvements féministes, à l'instar des travaux sur l'implication du FHAR précédemment évoqués (Sibalis, 2010; Jacquemart, 2015). Ces mêmes travaux ayant montré les relations complexes entretenues par les hommes gay et les femmes\* féministes, je ne souhaite pas réitérer « l'évidence » souvent mise en avant par certains hommes dans le lien entre homosexualité et féminisme, de la même manière que tous les mouvements féministes n'ont pas systématiquement su éviter l'homophobie et la transphobie en leur sein, en

témoigne les vives oppositions entre féministes « pro-queer » et TERFs<sup>11</sup>. Ces travaux historiques témoignent cependant d'une période où la théorie queer et le mouvement s'en étant suivi n'était que peu répandu, et ce encore moins en contexte francophone. Jensen (2004) montre la prégnance des relations de pouvoir au sein des couples de même sexe, femmes\* comme hommes, et la réification des postures dominant/dominée qui ne sauraient échapper à une analyse féministe.

Olaf se dit « *profondément choqué par la masculinité toxique* » qu'il voit sur des applications de rencontre comme Grindr. Si ces dernières ont certes apporté des avancées majeures pour la communauté gay, quittant le danger des *back alleys* pour le confort feutré d'une application de géolocalisation (Mèmeteau, 2019), elles n'en réitèrent pas moins le rejet des hommes efféminés, en surpoids, racisés ou issus des classes inférieures (Vörös, 2019 ; Diserens, 2022) :

*« Mais je suis très choqué par la masculinité toxique qui est aussi très présente dans les milieux gays, et c'est très clairement du sexisme. Genre les types qui veulent pas de folles, pas de masc for masc, tu sais très bien de quoi il s'agit. J'ai aucune envie de contribuer à ça et quand quelqu'un m'envoie un message limiter pour me féliciter d'avoir l'air bien viril, je me demande un peu quoi en faire. »*

Cette valorisation de la virilité renvoie de nouveau à la typologie de Connell et à l'expression d'une masculinité hégémonique « préférable » à celle d'une masculinité subordonnée ne se conformant pas aux attentes stéréotypées comme un corps musclé ou la blancheur. Quand bien même l'idéal de virilité et donc de masculinité n'est plus celui d'un homme brutal, à l'instar du héros d'un film hollywoodien des années 1980, et plutôt celui d'un homme sachant prendre soin de lui et sachant exprimer dans des moments choisis sa sensibilité (Demetriou, 2001) en partie grâce à une plus grande visibilité des masculinités gay, cela n'implique nullement que tous les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes n'aient ces pratiques au quotidien. Le fétiche de la virilité, lié à une volonté de normalisation et d'assimilation vis-à-vis des hommes hétérosexuels qui se retrouve dans la mise en scène des acteurs de la pornographie gay (Vörös, 2020), reste important au sein des espaces de sociabilité sexuelle et constitue un facteur important d'attractivité dans la recherche d'un partenaire (Vörös, 2019).

Malgré cette prégnance de figures dominantes, voire d'un sexisme totalement assumé chez nombre d'hommes gay (Ibid.), Lorenzo estime que « *droits LGBTIQ\* et féminisme marchent naturellement main dans la main* ». Cette proximité, relevée entre autre par Bourdieu (2014) dans *La domination masculine*, viendrait du fait que les « *homosexuels sont particulièrement armés* » (p. 134) pour déconstruire les catégories existantes, les subvertir et en faire émerger de nouvelles, plus fluides, voir à s'en passer totalement. Si cela ne saurait être avancé pour l'ensemble de la communauté gay, il est vrai que la montée en popularité de la théorie queer et l'émergence des mouvements « transpédégouine » (Jacquemart et Masclet, 2017) laisse présager un plus grand soutien aux mouvements féministes et à leurs revendications. Cette « évidence » du féminisme et des luttes LGBTIQ\* vient pour Olaf de « *la racine commune du sexisme et de l'homophobie* ». Ce dernier continue en précisant que l'homophobie naît du « *sexisme anti-femmes* » et que c'est l'assignation des hommes gay à une forme de « *féminité* » qui les exclut du reste du groupe des hommes.

---

<sup>11</sup> *Trans exclusionary radical feminists*, ce terme fait référence aux militantes n'acceptant pas en leur rang les femmes trans\* et estimant que le vécu de « femme biologique » doit être prioritaire.

La lutte serait donc, d'une certaine manière, la même pour les hommes gay et les femmes\* : se libérer de la domination patriarcale. C'est cette même domination, comme montré par Connell (2014), qui pousse les hommes à en exclure d'autres afin de perpétuer leur domination sur les femmes\*, en s'assurant que la masculinité hégémonique reste marquée par des pratiques de domination et d'appropriation de leurs corps et de leur travail. Les hommes rencontrés mettent en avant leur orientation sexuelle et la proximité sociale et politique avec les femmes\* en résultant comme clé dans la constitution d'une conscience féministe chez eux.

## Construction sociale de l'hétérosexualité

Les autres hommes rencontrés s'identifient pour leur part comme hétérosexuels et ne mettent donc pas en avant cette même « évidence » entre la matérialité de leurs existences et celles des femmes\*. Tous n'ont cependant pas vécu l'hétérosexualité comme une évidence.

Martin me dit ainsi avoir dû « *reconsidérer les choses* » suite au coming-out de son frère. N'ayant jamais envisagé que l'hétérosexualité comme orientation, cet épisode l'amène à comprendre que d'autres matérialités existent et que l'hétérosexualité est une norme plus qu'une évidence. Il prend ainsi conscience du caractère construit de la sexualité et de sa construction à travers un certain nombre de rituels, à l'instar de la consommation de pornographie évoquée par d'autres. Laurent m'explique ainsi que « *le porno a vachement conditionné* » son rapport à la sexualité et qu'il a joué un rôle décisif dans la constitution de ses fantasmes et de ses désirs. Bien que, nous le verrons ultérieurement, ce dernier ait également développé des désirs pouvant être considérés comme des « déviances » vis-à-vis de la sexualité hétérosexuelle, la consommation de contenu pornographique dit « mainstream » façonne tant l'expression de la masculinité que celle de l'orientation sexuelle. En opérant un processus de naturalisation de la relation entre femmes\* et hommes, à savoir une relation de dominant/dominée, la production pornographique « *normalise* » l'hétérosexualité (Vörös, 2020, p. 97) pour la faire passer avant toute autre forme d'orientation sexuelle.

Cependant, parmi les hommes hétérosexuels rencontrés, cette construction de l'hétérosexualité semble plus floue. Si certains comme Sacha mettent effectivement en avant une ségrégation vis-à-vis des filles et la création d'un entre-soi masculin à l'école propice à l'épanouissement d'identités masculines de domination, d'autres, comme Matthieu, ne s'inscrivent pas dans ces groupes et ne participent pas donc pas à ces mêmes « rituels ». Je parle ici de rituels au sens compris par les anthropologues comme un ensemble de pratiques codifiées contribuant à « *assigner une identité sexuelle et sexuée* » (Gasquet et Gross, 2012, p. 4). Devenir un homme normal, c'est ainsi entretenir une relation de camaraderie et de compétition tout en se tenant « *à bonne distance des autres* » dans le domaine de la sexualité. Matthieu, lui, n'entretient pas de relations de camaraderie avec d'autres hommes, n'entre pas en compétition pour « conquérir » des filles et ne cherche pas à exercer sa force de domination. Cette situation l'amène à être tant rejeté par les filles et les garçons, ne pouvant se confirmer à ces premières attentes hétéronormées. Ces garçons « rejetés » peuvent être

amenés à constituer un groupe, comme c'est ainsi le cas pour Noé qui socialise avec d'autres garçons « efféminés », sans ne pouvoir réitérer ces rituels de construction de l'hétérosexualité et en s'inscrivant de facto dans une construction de la déviance sexuelle. Si rien n'indique que ces garçons ne seront pas hétérosexuels, c'est le groupe qui les assigne à cette déviance. Laurent, qui se dit également très isolé par rapport aux autres enfants, en fait les frais :

*« Donc ils croisaient un mec efféminé, ils étaient en mode « Oh putain le gros pédé, il faut pas qu'il nous touche » (...). Si tu prends une douche de temps en temps et que tu lis, c'est comme si les bites allaient arriver vers toi. »*

Construction sociale de l'hétérosexualité et construction sociale de la virilité vont de pair et toute sortie de route est punie par l'injure et le rejet. Les hommes rencontrés ne se sont majoritairement pas assimilés à ces rites de construction de l'hétérosexualité, par choix ou par rejet. S'ils se sont tout de même avérés s'identifier comme hétérosexuels, ces derniers en ont développé une lecture divergente qui, je le soutiendrais ultérieurement, amènera à des pratiques du couples « anormales » et ne réifiant pas systématiquement une lecture hétéronormée des rapports sociaux de genre.

### **Régimes locaux de masculinité**

Comprendre la future identification de ces hommes aux mouvements féministes nécessitait absolument de comprendre la construction de leur masculinité, et plus précisément, la construction de leur déviance de genre. Dans le sillage de Josselin Tricou et sa remarquable étude sur la masculinité des prêtres catholiques en France, j'entends spécifier le « régime de genre » de Connell en parlant de « régimes locaux de masculinité » (Tricou, 2021, p. 48). J'utilise ici le terme régime de genre au sens entendu par Parini, à savoir « *des agencements particuliers selon les espaces analysés* » (2006, p. 35), mettant ainsi l'accent sur les relations micro-sociales plus que sur l'influence des politiques publiques, comme le font par exemple Lucas et Giraud (2009). Ces régimes locaux de masculinité font donc référence à la manière dont s'organisent et se déploient les expressions de la masculinité dans un espace-temps donné. Ma recherche ayant principalement étudié les hommes cisgenres blancs des classes moyennes et supérieures vivant dans un milieu urbain de Suisse francophone, j'entendais ici comprendre leur fonctionnement en particulier.

Je propose ici de comprendre le profil de ces hommes comme l'expression d'une nouvelle masculinité hégémonique propre au milieu étudié. Dans un espace social marqué par des positions de gauche et des profils universitaires, il n'est désormais plus acceptable de ne pas présenter des positions féministes et les hommes rencontrés s'inscrivent dans cette voie. Si cet espace reste largement minoritaire, et que des postures divergentes ne sont pas sanctionnées dans d'autres mondes sociaux pour reprendre le terme bourdieusien, il n'en reste pas moins important pour les personnes qui s'y inscrivent. Faisant moi-même partie à bien des égards de cet espace, étudiant en sciences sociales, votant à gauche et s'identifiant comme homme féministe, j'en comprend les normes et les pratiques. Les hommes s'inscrivant dans un tel « *dispositif socioculturel* » (2021, p. 49) sont tenus de présenter un profil plutôt militant, de savoir exprimer leur vulnérabilité et d'être informé sur les rapports de pouvoir. C'est dans cette optique que je présente ces hommes féministes, ou pro-féministes, comme figure d'une masculinité hégémonique propre à cet espace.

Si l'on ne saurait que se réjouir de la mise en avant de ces qualités participant à la déconstruction des formes plus traditionnelles de masculinité hégémoniques telles que celles proposées dans beaucoup de recherches, à savoir la virilité, la force, la domination et le mépris des femmes\*, j'invite à ne pas minimiser le maintien d'une forme d'hégémonie. Ainsi, les profils des hommes rencontrés sont majoritairement des profils privilégiés, issus des classes moyennes et populaires, blancs, et ayant pu bénéficier d'un accès aux études supérieures et à l'enseignement universitaire. Ne pas prendre en compte ces privilèges invisibilise les facteurs sociaux déterminant la constitution d'une identité féministe, puisque ce que Watson et Casey appellent le « *capital féministe* » (2022, p. 4) reste encore aujourd'hui conditionné à un accès à de bons capitaux sociaux et culturels.

Disposer de ce capital féministe permet donc aux hommes rencontrés d'accéder à des positions hégémoniques dans un espace situé, et se construisant en opposition à une certaine *doxa* des rapports sociaux de genre, à la condition de se conformer à une certaine nature dans leurs pratiques. Si disposer de certains critères est donc majeur, encore faut-il par la suite savoir utiliser ces critères pour être reconnu comme tel, à savoir un homme féministe.



## Modalités d'engagements et disempowerment de dominants

S'engager est perçu comme une activité essentielle pour la plupart des hommes interviewés, pour qui la prise de conscience sur les rapports inégaux entre femmes\* et hommes et sur leurs propres privilèges est jugée comme « *salutaire* » et parfois même comme un tout nouveau regard sur le monde. Présentant des profils divers et des constructions identitaires diverses, influencées par des habitus de classe et de genre, ces hommes investissent aussi nécessairement des modalités d'engagement qui varient entre elles. Le militantisme dans les sphères traditionnelles féministes que sont les collectifs et les associations n'étant la plupart du temps pas possible en raison d'une pratique de la non-mixité s'étant répandue depuis le début des années 1970 en contexte francophone, l'engagement politique des hommes en Suisse est majoritairement orienté vers des mouvements d'hommes adoptant une posture défensive, et se montrant donc radicalement opposés aux revendications des mouvements féministes. L'espace laissé aux hommes pro-féministes étant infime, de l'ordre de 5% (Salah, Deslauriers, et al., 2016, p. 119), il ne laisse que peu d'opportunités à des groupes pro-féministes de se développer et de s'associer aux mouvements non-mixtes. Je montrerai dans ce chapitre comment cet engagement réduit se déploie en divers lieux et espaces sociaux, quels registres d'actions sont mobilisés et quelles sont les principales limites de cette participation.

### Militer en dehors des milieux féministes

Alors que les causes d'engagement les plus efficaces, on l'imagine, seraient potentiellement l'adhésion à des collectifs militants et donc la possibilité d'être en première ligne lors de moment de lutte, par exemple dans la confrontation avec les pouvoirs étatiques pour l'obtention de droits ou dans la stratégie de communication auprès des médias, les travaux d'Alban Jacquemart, évoqués précédemment, nous ont montré que rares étaient les exemples mixtes d'un tel engagement. Ces rares exemples sont en outre menacés par la reproduction en leur sein des dynamiques de genre qu'ils souhaitent pourtant initialement contrebalancer, avec le maintien de rapports de pouvoir entre militantes et militants (Jacquemart, 2013)

### Un *slacktivism* peu contraignant.

Que reste-il alors pour les hommes souhaitant développer un engagement pro-féministe ? L'activisme en ligne semble être l'une des activités privilégiées. Lorenzo reconnaît tenter d'agir « *à sa petite échelle* » en partageant de l'information en ligne. En effet, quelques investigations sur le compte Facebook par le biais du lequel nous nous sommes contactés me montre rapidement de nombreux *reposts* de publications faisant l'écho d'avancées majeures pour les femmes\*, à l'instar de nominations à des postes éminemment masculins, ou de situations inégalitaires, un dernier post en date rappelant par exemple que certaines tenniswomen ont « *remporté bien plus de titres que Rafael Nadal* ». Ce mode de communication assure ainsi une visibilité pour les idées de Lorenzo qu'il peut communiquer auprès d'un relativement grand nombre de personnes, tout en l'inscrivant au sein d'une chaîne plus

globale de communication dont il n'est pas à l'initiative. Fabrice, pour sa part, me dit toujours prendre « *une approche informationnelle plus que dénonçante, en synthétisant de l'info* » lorsqu'il s'exprime sur les réseaux sociaux. Il m'explique cependant être quelque peu mal à l'aise dans ce rôle de pourvoyeur d'informations, qu'il identifie comme une « *auto-proclamation en tant qu'allié* ». Il poste par ailleurs à ce sujet un message à destination d'autres personnes pouvant être identifiées comme telle, les enjoignant à ne pas se définir comme telle, mais à attendre « *la validation de leurs actions* » par des militantes. D'autres, comme Matthieu, disent au contraire ne jamais poster sur les réseaux sociaux de contenu lié au féminisme :

*« Je me fais pas porte-parole, ne serait-ce que par légitimité. Je fais pas de story, je partage pas beaucoup publiquement, etc. C'est pas une chose que j'utilise beaucoup, mais aussi parce que je suis un peu critique du militantisme en ligne, que c'est pas la manière la plus concrète et la plus forte de mobiliser des gens autour d'une cause. »*

Matthieu s'inscrit ici dans une critique de ce que certain.e.s appellent du *slacktivism*, terme valise mélangeant activisme et *slacker*, fainéant en anglais. Le concept se réfère à des formes d'activisme en ligne n'ayant que peu, voire aucun impact sur les situations qu'ils souhaitent dénoncer et ayant pour objectif de donner bonne conscience aux personnes les pratiquant (Skoric, 2012, p. 77), le plus souvent jeunes. Ces activités sont réalisées pour un effort minimal, réduit au partage de publications déjà existantes, et ne nécessitant pas de la part des personnes les pratiquant de se confronter réellement à des contextes sociaux compliqués et pouvant générer des coûts importants. Si je n'avance pas ici qu'il n'existe pas de coûts associés au partage de contenu politiquement engagé en ligne, je rappelle le gatekeeping relationnel ayant précédemment été montré. Les hommes ayant été interviewés sont peu amenés à être en contact avec des voix dissonantes vis-à-vis de leurs idées politiques, qu'il s'agisse de choix conscients et éclairés ou de dispositions sociales les amenant à ne rencontrer que peu de personnes ne partageant pas des opinions similaires.

## **Production du genre en milieu militant**

Si les collectifs et associations féministes semblent à ce jour relativement fermées aux militants masculins, il n'en est rien d'autres groupes faisant la promotion des idées féministes, sans qu'il ne s'en agisse du seul et unique but. Je distingue ici trois groupes : les associations étudiantes, les associations LGBTIQ\* et les mouvements politiques ou politisés.

### *Les associations étudiantes*

L'université est un lieu de circulation des savoirs et des luttes, et a longtemps incarné un espace de résistance au sein duquel naissaient de nombreuses mobilisations sociales et politiques. Si la radicalité de ces mouvements en Suisse est variable, la majorité s'inscrivent en général à la gauche de l'échiquier politique et promeuvent des idées jugées comme progressistes. Fabrice est ainsi vice-président de l'association étudiante faisant la promotion de l'égalité et de la diversité au sein de son école où se rencontrent majoritairement des élèves venant de l'étranger et étudiant des disciplines en sciences humaines et sociales à un haut niveau :

*« On a commencé cette année et je me sens assez à l'aise de le faire. Parce qu'en plus j'étais pas trop sûr de quel poste prendre, parce que je voulais m'investir mais j'avais pas envie de prendre la place de quelqu'un et de mettre trop ... enfin je savais pas trop où me mettre. Parce qu'il y avait des postes qui m'intéressaient pour les tâches, mais je me sentais pas à ma place de les faire. Donc au final je me suis présenté pour la vice-présidence. »*

Après avoir hésité à occuper des postes plus « opérationnels », Fabrice se décide à se présenter pour la vice-présidence et est élu à ce poste. Il me précise avoir « checké » avec sa mentor au sein de l'association si l'élection d'un homme à cette fonction ne posait pas de problème au niveau de l'association avant de candidater. Les doutes soulevés par Fabrice vis-à-vis de son élection dans un collectif majoritairement composé de femmes traduit d'une préoccupation relative à sa place d'homme et de son potentiel manque de légitimité en prenant une place ayant pu revenir à une femme\*. Laurent s'investit lui au sein du syndicat étudiant de son université, connu pour être impliqué tant sur des questions relatives à la précarité étudiante que sur l'accueil des personnes migrantes ou le sexisme et les violences sexuelles. Bien que venant d'un milieu l'ayant politisé très jeune, il se dit très rapidement surpris par le mode organisationnel du collectif, qui se réunit dans un espace autogéré :

*« Et il a vraiment fallu que je me remette en cause. Par exemple, au début, ce qui me choquait, c'était les réunions en mixité choisie sans mecs cis. Je ne comprenais pas, je trouvais débile et super violent. Parce que ça me disait à moi, un mec qui avait passé son adolescence à ne pas être perçu comme tel, que j'étais aussi un oppresseur. Et il fallait regarder en moi et constater qu'il y avait encore des parts de sexisme en moi. »*

La pratique de la non-mixité renvoie ici Laurent à sa position de dominant, et cette exclusion des hommes cisgenres le force à repenser l'impact de sa présence dans les lieux militants. Ainsi, bien que trouvant initialement « débile » et « super violent » cette impossibilité de participer à l'intégralité des réunions du syndicat, cette mise à distance lui permet de prendre conscience de la persistance des privilèges masculins, quand bien même leur porteur serait prompt à soutenir l'égalité. Il m'explique également que la présence de « *personnalités fortes* » (ndlr. des femmes\*) au sein du groupe nécessite que les hommes prennent du recul et écoutent leurs collègues féminines, notamment lorsque les sujets de débat se déplacent sur des questions liées au genre et à la sexualité. Cela ne l'empêche cependant pas de « *beaucoup s'investir sur ces questions* », notamment en créant « *un groupe d'hommes solidaires pour la grève du 14 juin*<sup>12</sup> ». En revanche, et contrairement à l'association de Laurent, la participation au groupe de travail spécifiquement lié au genre au sein du syndicat n'est pas possible pour les hommes qui doivent donc exposer leurs vues sur le sujet entre eux ou lors des réunions collectives.

### *Les associations LGBTIQ\**

Le FHAR désignait « *la virilité fasciste* » (Jacquemart, 2015, p. 77) comme un ennemi commun des luttes homosexuelles et féministes, en lien l'oppression des femmes\* et des homosexuels à une même soumission à la « *phallocratie* » (Ibid., p.78). Si comme nous l'avons

---

<sup>12</sup> La grève du 14 juin fait ici référence à la grève féministe nationale ayant eu lieu le 14 juin 2019 sur l'ensemble du territoire suisse afin de porter de nombreuses revendications telles que la fin de l'écart salarial, la mise en place d'un congé paternité ou l'établissement de mesures plus efficaces pour lutter contre les violences faites aux femmes\*. Cette journée de grève s'était accompagnée de grandes manifestations dans la plupart des capitales cantonales, ouvertes aux hommes et avec des blocs non-mixtes.

montré précédemment, cette « alliance naturelle » entre hommes homosexuels et féministes ne s'est pas toujours montré concluante, il n'en est pas moins que la pensée féministe a fortement nourri le mouvement gay et lesbien, tant dans ses composantes révolutionnaire qu'assimilationnistes (Marche, 2007; Naze, 2017).

Jan, qui a participé à la création d'une association LGBTIQ\* au sein de son université durant ses études de droit, constate que lorsque se retrouvent « *une quarantaine de personnes queer dans la vingtaine autour de la table, c'est clair qu'il y a une discussion sur le genre et la sexualité qui se construit* ». Si l'adhésion aux idées féministes semble à ce moment-là une évidence pour les individus constituant cette petite communauté se retrouvant ponctuellement dans des bars, cela n'est plus aussi évident lorsque le niveau de responsabilité augmente. Membre, quelques années plus tard, du comité d'organisation d'une Pride en Suisse, Jan se trouve confronté à un tout autre type de situation :

*« Typiquement, dans le comité de la Pride, on était deux co-responsables, une femme cis et moi-même. Il y avait aussi un homme cis qui ne parlait jamais avec ma co-responsable, ne la regardait pas et me demandait mon approbation. Et j'ai fini par lui dire d'arrêter ça, et je le calculais plus non plus. »*

Dans ce comité de direction, composé d'hommes gays et bisexuels ainsi que de femmes lesbiennes et bisexuelles, l'un des membres assume ouvertement réserver la primauté de la lutte aux hommes gays et en exclut les femmes en refusant d'accepter leur présence et leur rôle. Cet androcentrisme rappelle évidemment les raisons ayant mené à la scission du FHAR et à la création des Gouines Rouges en réaction au sexisme qui régnait alors dans les mouvements homosexuels français (Sibalis, 2010).

Olaf, qui dispose pour sa part de responsabilités plus importantes puisqu'il est président d'une association d'hommes gays, note que si le but initial de cette dernière était plutôt « *de représenter les intérêts des gays* », elle est désormais « *par son champ d'activité plus que par un choix stratégique (...) plus ouverte et plus inclusive que ce qu'elle a pu être dans le passé* ». Cette reconfiguration amène le comité à chercher à s'ouvrir à des profils divers, avec un succès limité :

*« C'est cinq hommes et une femme, une militante lesbienne. Et le partage du pouvoir se détient de manière assez inéquitable, les hommes ont beaucoup plus de pouvoir. Dans un échantillon aussi petit, composé de six personnes, ça reste difficile de différencier les problèmes liés à la personnalité de ceux liés au sexe, au genre ou autre. Donc je pense que c'est ... j'aimerais pas tellement appliquer une grille de lecture structurelle, féministe, sur le fonctionnement de ce comité parce que je pense pas que ce soit très pertinent. Après, que l'on ait une seule femme, c'est quelque chose qui me pose problème et j'essaye depuis deux ans maintenant de recruter des femmes pour le comité »*

Cette pratique inégale du pouvoir contrarie l'objectif affiché de l'association de s'ouvrir, malgré le fait qu'une majorité de ses événements restent orientés à destination d'un public gay, puisque que concernant le *chemsex*, le *cruising* ou encore la PrEP. Olaf analyse cette difficulté à recruter des femmes comme étant due à trois raisons principales : le manque de disponibilité de la part de femmes\* ayant des enfants, le sentiment d'illégitimité plus répandu chez les femmes\* que chez les hommes et la difficulté à se projeter dans une association historiquement orientée à destination d'un public gay. Cette difficulté à atteindre la mixité ne se retrouve en effet pas dans la fédération regroupant l'ensemble des associations LGBTIQ\* du canton de résidence d'Olaf, qui compte en son sein des associations représentant les familles arc-en-ciel et les femmes\* lesbiennes, et où les « *résistances vis-à-vis de l'égalité* » sont beaucoup plus nombreuses et fréquentes.

## *Les mouvements politiques ou politisés*

L'histoire politique suisse récente a été marquée par la mise en place de listes exclusivement féminines, comme ce fût le cas pour le Conseil National dans les années 90 ou encore pour le Grand Conseil genevois en 2018. Au-delà de ces initiatives, plusieurs partis politiques suisses se définissent féministes, à savoir le PSS (Parti Socialiste Suisse), les Vert.e.s, Solidarités et le Parti du Travail (PdT). Ces partis se situent à la gauche du spectre politique, et aucun des partis du centre ou de droite n'ont jusqu'ici adopté cette étiquette, bien que soutenant régulièrement des objets législatifs en faveur de l'égalité femmes\*-hommes. Au sein de ces mouvements, les femmes élues sont nombreuses, atteignant même plus de 60% au sein des groupes écologistes et socialistes au Conseil National<sup>13</sup>.

Élu au sein du groupe écologiste du conseil municipal de sa commune depuis deux ans, Olaf siège entouré majoritairement de femmes\*, « *les deux tiers du groupe* ». Malgré cette surreprésentation des femmes, qu'il juge « *nécessaire tant que l'égalité n'aura pas été réalisée* », il admet que les hommes occupent la majorité du temps de parole leur étant accordé :

*« Donc là j'en discutais justement avec le co-président de la section municipale, et je disais que si on regardait dans le mémorial des plénières le détail des interventions, je suis sûr que les hommes ont au moins 50% du temps de parole, alors qu'ils devraient en avoir un tiers. Et c'est clairement quelque chose de pas correct, j'aimerais pouvoir trouver une solution pour faire différemment. »*

Bien que souhaitant faire différemment, Olaf se dit « *démuni* » et mentionne directement ensuite le manque de solidarité féminine au sein de son groupe. Il met en avant « *les femmes qui y arrivent* » et qui ne soutiennent pas « *celles qui s'effacent, ne parlent pas ou ne donnent pas leur avis* », renvoyant la responsabilité de l'*empowerment* des femmes\* en politique à d'autres élues. Si la visibilité politique peut tenir à d'autres facteurs que le genre, comme les dispositions de classe ou le capital symbolique, il n'en est pas moins que les femmes\* occupent effectivement de manière générale un temps de parole moins important que les hommes dans l'arène politique, on parlerait ici d'un ethos masculin de la politique (Bonnafous, 2003; Matonti, 2019).

Sacha est quant à lui député socialiste au sein de son parlement cantonal depuis quatre ans. Issu d'un parti ayant marqué son empreinte dans le paysage politique cantonal depuis de nombreuses décennies, il mentionne spontanément les nombreuses figures politiques féminines ayant jalonné son parcours, décrites comme des « *passionnari*s » et étant pour certaines des pionnières :

*« Les mecs font gaffe à ce qu'ils disent, à comment ils se comportent, tu te demandes quelle place tu peux avoir là dedans. (...) les filles sont pas des faire-valoir et si tu les prends comme tel elles te le font vite comprendre. Personne est dupe sauf les nouveaux, tu te fais un peu rouler au début. Il y a un enjeu de pouvoir, de positionnement, de tractation, et ça homme comme femme »*

Les femmes\* sont ici beaucoup moins promptes à accepter la domination masculine, et Sacha décrit une atmosphère devenant facilement conflictuelle en interne pour l'obtention du pouvoir, où « *les espaces d'assemblée sont disputées et chacun.e veut donner son point de vue* ». Le parti est également tiraillé entre ses prises de position féministes, « *virant sur le queer* » et une ancienne génération adoptant une ligne plus matérialiste, plus axée sur les conditions de vie

---

<sup>13</sup> Percée historique des femmes au Conseil National, RTS, <https://www.rts.ch/info/suisse/10800116-percee-historique-des-femmes-au-conseil-national.html>, consulté le 12.04.2022

matérielles de la population et un certain antagonisme de classe. Si un féminisme matérialiste, incarné notamment par Christine Delphy, a mis en avant l'oppression spécifique de la classe des femmes\*, cette faction du parti « *ne veut pas qu'on la fasse chier avec ces questions de société et veut s'occuper de la crise du logement et des salaires* », alors même que le parti tend aussi à se déplacer « *vers un électorat moins populaire* » depuis le déménagement du siège vers un quartier où vivent des populations plus aisées.

Fernando est membre de l'exécutif de sa commune et représente le parti écologiste suisse. En poste depuis deux ans, il a la spécificité de siéger au sein d'un gouvernement qui est pour la première fois composé à majorité de femmes\* tout en étant en majorité de gauche. Il ne voit cependant pour sa part « *aucune différence dans la gestion gouvernementale* » et impute plutôt les relations au sein du gouvernement à des questions de personnalité qu'à des rapports de genre. N'ayant pas pu accéder aux séances de travail de ce gouvernement, je ne saurais ici juger de la présence ou de l'absence de comportements sexistes en son sein. Je note cependant l'existence de travaux ayant montré le traitement différentiel des femmes membres d'un gouvernement, plus souvent taxées d'incompétence, ramenée à des choix vestimentaires ou assignée à des dossiers de politique dite « féminine » (santé, social, enfance) que leurs collègues masculins (Matonti, 2019). De la même manière, il est reconnu que les hommes sont moins à mêmes d'identifier des situations de sexisme (Drury et Kaiser, 2014, p. 639). Fernando reconnaît par ailleurs sa « *surprise face aux retours des médias* », tout en analysant que les réactions suscitées par ce gouvernement féminisé tiendraient plus de sa composition politique que démographique.

Se situant en dehors des mouvements politiques, Matthieu milite pour sa part au sein d'un collectif politiquement engagé pour la défense du milieu artistique alternatif et est fréquemment amené à y débattre de questions liées au genre. Ce mouvement, fortement politisé à gauche, milite notamment pour la survie d'un cinéma autogéré. Il m'explique également être proche du mouvement des colleuses en Suisse et en France et avoir « *participé à certaines actions la nuit* », tout comme Lorenzo. Ce dernier, également proche du même mouvement, y est arrivé par l'intermédiaire d'une amie et se dit avant tout « *en posture d'écoute et d'apprentissage* ». Matthieu et Lorenzo, s'ils apportent un soutien plutôt « *et avant tout logistique* » à la cause, peuvent tout de même, à certains moments, investir des modalités d'action de terrain qui contrastent avec la pratique d'exclusion des hommes de la plupart des espaces militants.

## **Pratiquer le féminisme au masculin**

Si l'engagement au sein d'espaces politiquement et socialement perçus comme féministe constituent l'une des modalités d'engagement pour les hommes pro-féministes, il s'agit d'espaces étant d'ores et déjà fortement influencés par les idées défendues. Un des enjeux pour les hommes s'identifiant comme pro-féministes, au-delà de cet engagement théorique, est donc de « *réduire l'écart entre l'adhésion à une idéologie égalitaire et leurs comportements concrets quotidiens* » (Salah, Deslauriers, et al., 2016, p. 121). Dans ce questionnement sur les pratiques au jour le jour, et sur la manière dont ces hommes produisent du genre à travers leurs actions et leurs interactions avec autrui, je m'intéresserais plus particulièrement à l'espace familial et au couple, à la sexualité et à la sphère professionnelle et académique.

## La famille et le couple comme lieux de mise en pratique du féminisme

Une importante quantité de travaux ont montré que la famille était un lieu de reproduction des rapports de genre, et malgré l'adoption récente d'un congé paternité de deux semaines en Suisse, les femmes assurent encore la majeure partie du travail domestique, soit plus de 60%<sup>14</sup> en 2018. Ces mêmes chiffres montrent également que la part de travail domestique effectuée par les femmes tend à augmenter au fur et à mesure que le nombre d'enfants augmente, ces derniers étant alors considérés comme un facteur d'aggravement des inégalités au sein du couple, et que le travail principalement effectué par les mères est celui relatif aux enfants. Ceci implique à la fois que les hommes n'assument que peu les tâches domestiques au sein du foyer, mais également que les enfants eux-mêmes ne s'investissent presque pas. J'aborderais majoritairement dans les pages qui suivent les entretiens menés avec des hommes hétérosexuels, puisque que la question de l'inégalité au sein des couples gays relève moins d'une dynamique de genre que de rapports de pouvoirs spécifiquement situés dans un contexte sexuel minoritaire.

Sacha est le seul homme du groupe à être père et a deux enfants. En concubinage avec sa compagne depuis plusieurs années, leurs deux enfants sont encore en bas âge. Étant élu dans son parlement cantonal et travaillant également à 70% comme travailleur social, le temps est pour lui « *une ressource précieuse* ». Sa compagne travaillant à 100%, s'occuper des enfants est « *sujet à négociation, parfois à tension* » et le couple cherche à trouver un équilibre entre cette vie de famille et des engagements politiques et professionnels prenants. Sacha décrit sa compagne comme « *une féministe forte (...) très militante* » et souligne l'impact qu'elle a pu avoir sur ses propres convictions. Son engagement et son refus d'accepter la répartition classique des tâches domestiques pose très rapidement les conditions d'existence du couple :

*« Et pour É, à chaque fois qu'il y a un mec qui se pavane dans la presse, elle se dit, mais qui s'occupe des enfants, qui fait des heures ? Et puis elle rappelle sans arrêt, c'est 50/50 ou rien. Donc oui, c'est de la pression et de la négociation. Quand elle était enceinte, le congé maternité c'était dur pour elle. Parce que l'on travaillait dans ces mouvements. Parce qu'elle se retrouvait là et que moi je continuais à faire ma vie. (...) Et puis après c'est vraiment, qui se lève, qui sacrifie son sommeil, qui renonce au sport. Donc là on est tout le temps dans la négociation. »*

Ces négociations pèsent sur les deux partenaires, qui sont marqués par « *de la nervosité, des reproches* », avec « *une part égale de frustration* ». Ces derniers évoluent cependant dans un entourage qui rencontre les mêmes problématiques. Liés à d'autres couples similairement engagés en politique, Sacha m'explique que tous ses couples d'amis font face à ces négociations et que « *toutes ces femmes réclament le 50/50 maintenant* » :

*« Non on a l'impression d'être majoritaires, mais parce que nos socialisations sont comme ça. Les couples autour de nous aussi, je regarde certains sont très égalitaires en ayant des carrières et en menant tout de front. (...) Donc non, on est plutôt dans une bulle qui distord la réalité et qui dit que l'égalité c'est maintenant. »*

---

<sup>14</sup> Répartition du travail domestique, Office Fédéral de la Statistique (OFS), <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiken/wirtschaftliche-soziale-situation-bevoelkerung/gleichstellung-frau-mann/vereinbarkeit-beruf-familie/aufteilung-hausarbeit.html>, consulté le 13 avril 2022

Pour les couples n'ayant pas d'enfant, comme cela est le cas pour Fernando, les négociations semblent beaucoup moins âpres. En couple avec sa conjointe depuis plusieurs années également, ils incarnent un couple extrêmement bien inséré dans les sphères politiques de leur canton. La répartition des tâches semble aller de soi chez eux, et Fernando continue « de descendre la poubelle, de nettoyer la litière des chats et de cuisiner » malgré un emploi du temps chamboulé par ses fonctions politiques. Ce dernier décrit, tout comme Sacha, sa partenaire comme « une militante féministe depuis toujours ». Si la décision de se présenter à l'exécutif a été « une décision commune de couple », sa conjointe a quitté ses fonctions au sein de son entreprise après l'élection de Fernando qui semblait incompatible avec ses fonctions. À la fin de notre entretien, il me glisse pourtant que « c'est elle qui devrait être au gouvernement et pas moi » et que malgré de fortes protestations de sa part, cette dernière n'a jamais souhaité se présenter lors d'une élection gouvernementale, bien qu'ayant déjà occupé des fonctions politiques par le passé. Sacha lui aussi désigne sa compagne comme « une militante sans mandat » et la présente comme un réel moteur dans son engagement politique, bien que n'étant elle-même pas élue.

Sacha mentionne par ailleurs un aspect intéressant. Alors que je le questionne sur l'avenir et comment il envisage la paternité dans un futur proche, il oriente spontanément la discussion sur les opportunités manquées que crée la transition vers la parentalité :

*« J'ai 47, ma carrière pour laquelle j'ai jamais accordé d'importance ... c'est un temps où ce sera difficile de changer, je me fais pas d'illusion sur les capacités de rebondir ou de changer, je vois quand même les contraintes liées aux enfants augmenter ... donc il y a un petit deuil, intégrer un exécutif j'oublie, je sais pas si j'aurais voulu ça, mais je pouvais au moins y rêver. Je pense aussi que j'ai fait mes gamins tard et je suis heureux de vivre avec eux, c'est pas une souffrance. Mais il faut dire au revoir à certaines choses, et ça c'est un exercice que je n'ai jamais fait pendant pas mal d'années. »*

En s'attardant sur ces difficultés, Sacha met en fait le doigt sur les problématiques rencontrées par nombre de mères, à savoir l'abandon de certaines ambitions en raison de la difficulté de concilier vie privée et vie professionnelle. Dans leur étude sur l'impact du genre sur les carrières dans la haute fonction publique, Marry et Bereni soulignent le poids des normes institutionnelles qui prohibent les femmes d'accéder à des postes à responsabilités en raison d'une difficile acceptation des congés maternités ou de la nécessité de mobilité géographique rendue complexe avec des enfants en bas âge (2015). Tout en reconnaissant n'avoir jamais eu à faire face de tels renoncements avant d'avoir eu des enfants, puisqu'avant vécu « une vie libre et sans contraintes », Sacha doit ici renoncer à une partie de ses privilèges masculins, de ses privilèges de père, et endosser un rôle de care amenant un renoncement de soi partiel. Bien que n'étant pas traditionnellement associée avec la masculinité, cette masculinité du care participe de la déconstruction d'un ethos de dominant. Je distingue ici deux formes de care : le *care de* et le *care à propos*<sup>15</sup> (Elliott, 2016, p. 248). Si le *care à propos* se réfère plutôt à l'amour porté à ses enfants, le *care de* fait référence au travail du *care* et donc à la formalisation de cette éthique dans des pratiques palpables. Lointier, Gold et Hascoet montrent que l'adoption d'une éthique de vie basée sur le care et l'interdépendance tend à amener « bonheur et équilibre » (2013, p. 90). L'absence d'autres pères dans mon échantillon ne me permet d'appliquer cette réflexion à d'autres individus, quand bien même d'autres interviewés à l'instar de Laurent ou Fabrice mettent également en avant

---

<sup>15</sup> Ces deux termes sont issus de l'anglais (*care for* et *care about*) et sont traduits de mon propre chef, aucune traduction en français n'ayant encore été proposée.

cette importance du soin vis-à-vis de l'autre et l'expérience transformatrice qu'il peut constituer, notamment dans leur relation de couple hétérosexuelle.

Martin, qui est désormais célibataire, voit pour sa part dans le couple un lieu d'incompréhension vis-à-vis de ses idées. Lors d'une précédente relation, il me dit avoir été très marqué par les remarques effectuées par sa partenaire sur le rôle qu'il occupe dans leur relation :

*« Elle me reprochait souvent d'être trop féminin. Et je sais pas si c'était mon discours ou quelque chose comme ça. Après je m'en fous, je suis comme je suis. Mais j'ai jamais compris ce qu'elle voulait dire par là. Est-ce qu'elle avait toujours été avec des hommes super machistes et c'était une différence trop choquante pour elle ? En tout cas elle avait l'impression que j'étais féminin. Peut-être c'était parce que je défendais d'autres valeurs, parce qu'elle associait le féminisme à la féminité. »*

Ce renvoi à une forme de masculinité virile à laquelle Martin ne s'identifie pas s'inscrit d'une part dans l'impensé d'un féminisme au masculin évoqué précédemment, mais aussi à l'association faite entre l'engagement féministe des hommes et un « *désordre d'identité sexuelle* » (Dupuis-Déri, 2008, p. 157). Cet argument, largement mobilisé par les tenants d'une ligne antiféministe et masculiniste, estiment que les hommes féministes sont « *castrés* » et que leur engagement relève d'une haine de leur sexe, d'une « *traîtrise* » (Gélinas, 2002) qui les empêcheraient d'être de vrais hommes. Pour ne citer que lui, cette position était encore récemment exprimée par Éric Zemmour, candidat à l'élection présidentielle française de 2022, dans l'une de ses publications sur le genre. Cependant, et comme le suggère la littérature pro-féministe américaine, ce stigmatisme est souvent largement compensé par la valorisation sociale d'un engagement féministe de la part des compagne de ces hommes ou d'autres militantes (Schacht et Ewing, 1998).

Laurent, au contraire, se trouve très valorisé par le rôle de soin, qu'il qualifie de « *choupinou* », et m'explique recevoir régulièrement l'approbation d'autres femmes\* vis-à-vis de l'attention marquée qu'il porte à sa compagne. Il me dit tenir cette attitude de son père et « *lui ressembler de plus en plus* », reproduisant ainsi les schémas l'ayant marqué dans la relation de ses parents. Cette différence entre les deux cas mis en avant peut à la fois tenir d'un habitus de classe différent, et donc d'attentes différentes sur ce que doit être un homme, mais aussi d'une vision différenciée des rôles genrés au sein du couple hétérosexuel qui serait l'épicentre de la domination masculine (Delphy, 2013). Laurent m'explique tout de fois que cette posture de soin est aussi due à la fin du « *rapport de séduction* » entre lui et sa compagne. Il associe ici la posture d'homme conquérant à la période de séduction menant à la mise en couple et note plus tard qu'il existe désormais un « *soin mutuel* » entre les deux partenaires. Je reste quelque peu sceptique lors de cet entretien sur la nécessité d'adopter une vie de couple conventionnelle pour s'investir dans une éthique du *care*, la recherche sur le polyamour ou sur les relations libres ayant montré la prégnance de cette dernière dans des relations non-monogames (Gusmano, 2019).

### ***Désempouvoier la sexualité et investir de nouveaux désirs***

La sexualité a rapidement été identifiée par les militantes et théoriciennes féministes comme un lieu de pouvoir au sein duquel s'opposaient des rapports inégalitaires. Femmes\* et hommes ne sont pas égaux face à l'expérience qu'elles en font et cette dernière est pratiquée, au sein du couple hétérosexuels, dans une optique androcentrique qui met au premier plan

et le regard et le désir des hommes (Bozon, 2018, p. 22). Cette mise en avant du désir masculin n'est pas innocente et s'inscrit dans un ensemble de scripts sexuels, tels que ceux décrits par William Simon et John Gagnon (Parker et Aggleton, 2007, p. 32), où les hommes disposent sexuellement des femmes\* pour en faire une « *matière passive et ployable* » (Vörös, 2020, p. 118) modulable selon les envies de l'individu socialement dominant, à savoir l'homme. Les femmes\* sont objectivées sexuellement dans les représentations qui sont faites d'elles, notamment dans la pornographie, où se conjuguent les regards de l'acteur, du réalisateur et du spectateur (*male gaze*) pour définir la place de la femme dans le rapport sexuel. Les rapports entre hommes ne sont pas exempts de ces considérations. Florian Vörös souligne le « *désir gay de virilité hétéro* » (Ibid., p.104), notamment dans les atteintes fantasmées autour des corps des hommes homosexuels ainsi que dans l'acte en sexuel en lui-même qui devrait s'inscrire dans une sauvagerie virile et brute, à l'image des stars de l'industrie du porno gay, « *modèles de masculinité à l'état pur* » (Ibid., p.106).

### *Symétrie et asymétrie des désirs*

Les mouvements féministes de la deuxième vague, et notamment le MLF, ont radicalement contesté la domination masculine au sein du couple et « *se sont attachés à politiser les rapports de genre, en particulier dans la sphère privée* » (Masclat, 2022, p. 3). Conscients de ces rapports de pouvoir au sein de la sexualité, les hommes rencontrés démontrent une inquiétude vis-à-vis du bien-être de leur partenaire durant les rapports, comme en témoigne Fabrice :

*« Je suis un peu perfectionniste. En fait si j'ai du sexe, autant que ce soit bien pour l'autre personne aussi. Dès mes premières relations sexuelles, à chaque fois que l'on faisait, j'aimais bien avoir un débriefing, pour savoir si c'était okay, s'il y avait des choses qui devaient changer dans la manière dont je faisais. »*

En se déclarant comme perfectionniste pour atteindre la satisfaction de sa partenaire, Fabrice réifie ici l'idéal masculin de performance, s'appliquant aussi au domaine de la sexualité (Connell, Hagège, et al., 2014, p. 43). L'acte sexuel en lui-même ne peut-être réussi que si l'individu mâle parvient à amener sa partenaire vers l'orgasme, confirmant ainsi un nécessaire rôle de bon amant. Le « *débriefing* » proposé par ce dernier à la personne avec laquelle il vient d'entreprendre un rapport sexuel permet de le rassurer sur l'absence de dérapages et de pratiques contraires aux désirs de sa partenaire. Fabrice m'explique par la suite que cette envie réflexive de revenir sur l'acte a pour objectif de s'assurer « *qu'aucun mal n'a été fait* » et que les deux participant.e.s ont éprouvé une égale satisfaction de leurs désirs et de leurs plaisirs.

Sacha souhaiterait également arriver à cette harmonie, mais trouve difficile de concilier la sexualité conjugale et l'épanouissement des fantasmes :

*« Il y a eu cette rencontre avec un désir d'enfant et un désir de fonder une famille. Puis aujourd'hui, la sexualité est compliquée dans le couple parce que l'on est assommés par ces gamins, parce qu'il faut retrouver ce désir. On est dans une sexualité plutôt inversée, c'est plutôt elle qui est dans le désir, dans l'expression d'une sexualité partagée. Et puis je pense que c'est aussi compliqué dans ma tête, la mère, le couple, c'est quelque chose de ... pas aussi libéré que quand tu rencontres quelqu'un dans un bar et que tu te plais. Là c'est une sexualité imbriquée dans l'intime, dans notre lien, et qu'il faut réinventer. »*

Les difficultés rencontrées par Sacha se retrouvent dans les deux de la vie sexuelle d'un couple exposées par Michel Bozon : une phase naissante durant laquelle la fréquence et

l'intensité des rapports augmente significativement et une phase de stabilisation durant laquelle la fréquence des rapports se cristallise et l'absence de désir devient plus fréquente (Bozon, 2018, p. 74-75). Sacha et sa partenaire, ayant eu des enfants ensemble, formé un cercle social commun et trouvé un équilibre dans la division du travail domestique s'inscrivent dans cette phase de stabilisation. La figure du jeune couple fougueux et passionnément amoureux laisse place à celle du couple installé, faisant face à de nouvelles responsabilités et pour qui la sexualité devient moins évidente, moins spontanée. L'imaginaire autour du statut de mère de sa compagne amène Sacha à déplacer le vecteur de la relation de la sexualité vers la parentalité (Ibid., p.76). Ce déplacement se retrouve dans la transformation des désirs de ce dernier.

*« Alors qu'avant, la sexualité, on explorait, si l'autre répondait, on jouait, on tirait, on pinçait, on renversait les rôles. J'avais une relation avec une fille où c'était plutôt moi qui devenais passif, des trucs anaux, c'était chouette. Avec É, je sais même pas si ... enfin ces rapports anaux, ça me fait moins fantasmer que par le passé (...) Voilà peut-être une sexualité qui est un peu plus en suspens et à réinventer. Puis les interdits ... je suis en couple, j'ai des gamins. Il y a des désirs, il y a des fantasmes, les trucs du vieux baroudeur, de la nostalgie qui remonte de ces années d'extrême ouverture. »*

En exprimant de la nostalgie vis-à-vis d'un passé synonyme d'une plus grande diversité de pratiques sexuelles, Sacha réifie sa position de père, de chef de famille. Cette position suppose une plus grande respectabilité, et donc un abandon de pratiques déviantes, à l'instar de pratiques anales ou de soumission. Connell rappelle l'association naturalisée entre la respectabilité et la masculinité (2014) et rappelle que le lien entre ces deux notions prend une dimension supplémentaire lorsque nous parlons de la figure du père. Bozon relativise ce lien entre construction des rapports de genre et production sociale des comportements sexuels au vu de l'affaiblissement des dispositifs de contrôle foucauldien et de « *la diversification des expériences et trajectoires sexuelles* » (Bozon, 2001, p. 13). Ce qui est exprimé ici, c'est la plus grande importance du choix individuel dans l'établissement de ses préférences sexuelles par rapport au poids des normes de genre en comparaison à des sociétés plus anciennes pour lesquelles les comportements intimes étaient contrôlés par les normes religieuses et médicales (Foucault, 2014). Les entretiens menés ont toutefois montré que certaines relations hétérosexuelles fonctionnent encore sur un mode de contrôle normatif, notamment de la virilité et de la conformité à ce qu'un homme se doit d'être.

Laurent et Matthieu évoquent pour leur part une difficile coordination de leur libido et de celles de leurs partenaires lors de leurs rapports :

*« Genre avec mon ex, j'avais plus de libido qu'elle. Des fois c'était très limite de ma part et on a eu beaucoup de conflits sur cette différence, j'insistais pour le faire, sans forcer la chose, mais en étant presque fâché si on le faisait pas. Et puis j'étais aussi dégoûté par ma propre libido. »*

Les situations « *limite* » mentionnées par Matthieu font ici référence à une primauté de son envie d'engager un rapport sexuel sur celle de sa partenaire de l'époque. Il m'explique en effet avoir découvert qu'il restait en lui « *des résidus de genre* » lors de sa précédente relation, en témoignent les situations de chantage vécues par sa partenaire lors de la négociation des rapports sexuels. Laurent évoque des situations similaires avec sa compagne, en des termes crus :

*« Je dirais que le seul point sur lequel notre sexualité n'est pas égalitaire c'est sur la libido. Moi je suis un gros chien de la teub, j'ai tout le temps envie de baiser. Ce n'est jamais arrivé que je refuse l'acte sexuel quand ma copine l'initie. En revanche, elle m'a souvent rembarré. »*

En mettant également en avant cette asymétrie du désir, Laurent met en lumière un comportement nouveau : accepter les réticences de sa partenaire. Cette responsabilité de « refréner son désir » est régulièrement mise en avant par les tenants.e.s. d'une nouvelle masculinité, effort nécessaire qui continue malgré tout de naturaliser une sexualité masculine plus forte et plus marquée que celle des femmes\*.

### *Réinventer son désir*

Je l'ai dit précédemment, la sexualité hétérosexuelle est régie par des règles et des normes qui tendent à s'affaiblir, peut-être en raison de la popularité grandissante de la théorie queer et des ouvertures qu'elle propose. La démocratisation de l'éducation sexuelle par les réseaux sociaux notamment permet aux hommes d'accéder à un discours peu répandu sur de nouvelles pratiques s'éloignant des sentiers battus, à l'instar des alternatives à la pénétration pénis-vagin. Fabrice m'explique, après s'être renseigné sur des comptes Instagram dédiés au plaisir sexuel :

*« Je me suis rendu compte que les hommes ont plusieurs moyens d'avoir du plaisir, pas uniquement par le pénis. Tu as aussi la prostate. Et du coup j'ai voulu me diriger de plus en plus vers ça, en essayant d'avoir plus d'expérimentation, avec des sextoys par exemple. »*

La découverte de la prostate représente chez Fabrice un moment de transformation au sein duquel un nouveau désir émerge. L'idée d'explorer ces nouvelles pratiques ayant été décidée d'un commun accord avec sa partenaire actuelle, avec qui il entretient une relation à distance, cette dernière est impliquée dans cette réinvention de la sexualité du couple. Si des jouets sont utilisés dans un premier lieu, comme des buttplugs, Fabrice me confie vouloir « aller plus loin » et avoir recours à un harnais. Plutôt utilisé par des femmes\*, ce godemiché relié à une ceinture porté au niveau des organes génitaux permet à la partenaire de Fabrice de pénétrer ce dernier en se réappropriant la pénétration pénienne. Si le sexe anal chez les hommes est majoritairement associé à l'homosexualité masculine (Aguilar, 2017), Mc Bride et Fortenberry (2010) observent que la pratique de la pénétration non-vaginale est devenue de plus en plus commune chez les couples hétérosexuels. Malgré cette popularité grandissante, Fabrice se montre peu familier avec la mise en œuvre du dispositif :

*« C'est drôle en fait, parce que t'as une idée de ce que tu peux aimer, mais pour le mettre en pratique tu te poses pleins de questions. Genre typiquement, la taille du dildo, tu sais pas par où commencer. Du coup celui que j'ai acheté était vraiment trop gros. Et ça a pris du temps pour que je sois capable de le prendre. »*

L'expression « le prendre » est récurrente dans les scénarios pornographiques pour insister sur la douleur devant être ressentie durant la pénétration et rappeler que l'aspect normal d'un sexe masculin serait « massif » (Vörös, 2020). Si cette expression est généralement associée aux femmes\* ou aux hommes gays *bottom*, elle est ici utilisée par un homme hétérosexuel découvrant pour la première fois la pénétration anale. Cette découverte se traduit par des difficultés pratiques comme le choix d'un jouet de taille adaptée qui révèle l'impensé par les hommes de la taille de leur propre sexe lorsqu'eux-mêmes sont pénétrants. Je suis étonné, lors de l'entretien, par l'aisance avec laquelle Fabrice me parle de cette envie d'être pénétré dans un lieu public, en l'occurrence un café.

Autre cas, Laurent évoque pour sa part son intérêt pour une pratique extrêmement peu répandue dans les couples hétérosexuels :

*« Pendant très longtemps aussi, la seule manière que j'avais de jouir, c'était par anulingus. Et c'est un truc, je sais que ça peut rebuter beaucoup de gens, parce que c'est vu comme de la dégradation de l'autre. (...) Et c'est marrant, c'est ma copine qui a l'impression de me dominer pendant l'anulingus, comme si j'étais à sa merci. »*

La pratique de l'anulingus dispose d'une très faible représentation dans la culture populaire, si ce n'est dans la pornographie gay où elle appartient au champ des pratiques courantes (Vörös, 2020). Rare chez les couples hétérosexuels, voire totalement tabou, elle incarne dans le cas de Laurent un renversement symbolique du pouvoir. Sa partenaire pénètre une zone qu'il considère comme « *super intime* » sans qu'un phallus ne soit impliqué. Ce dernier se sent donc à sa merci et vulnérable alors que le rapport de domination se reconfigure et que le pénis disparaît de l'équation.

Matthieu, qui se dit aussi « *prompt à être dominé* » et à se trouver « *dans la passivité* » présente un rapport compliqué avec la pénétration pénienne.

*« La pénétration, c'est pas un truc ou je prends mon pied. Je le fais mais je jouis presque jamais comme ça. Du coup dès le départ, j'arrivais pas à jouir par la pénétration et ça venait par la masturbation »*

La difficulté d'accomplir l'acte pénétratif pousse Matthieu à devoir réifier des « normes masculines » en ayant recours à d'autres pratiques, comme « *proposer à ma partenaire de jouir dans sa bouche* ». Selon lui, cette autre manière de « *terminer* » permet d'accomplir une autre forme de pénétration mais de garder un rôle de dominant au sein du rapport sexuel quand bien-même ce rôle ne lui conviendrait pas.

### *Sortir de l'hétérosexualité*

En dehors de ce désir réinventé et resignifié par de nouvelles pratiques sortant des rôles de genre préétablis, les hommes rencontrés ont aussi exprimé une reconfiguration de leur orientation sexuelle à la suite de leur rencontre avec le féminisme, résultant notamment d'une réflexion sur l'hétéronormativité des relations entreprises jusqu'ici. Je me pencherais sur le cas d'homme s'étant toujours pensés comme hétérosexuels et ayant découvert leur désir pour d'autres hommes, en passant ou non à l'acte.

Mathieu évoque une « *relation homosexuelle* » ayant pris place à la suite d'une rupture douloureuse. Ayant rencontré cet autre homme par le biais d'un groupe d'ami, il explique avoir passé un été avec lui. Si la relation est ambiguë et brouille la frontière entre le statut de « meilleur ami » et de « flirt », Matthieu précise ne pas avoir eu de relations sexuelles avec son ami et s'être limité « *à s'embrasser et à se caresser* ». Cette tactilité le ramène à ses relations avec ses amis du collège, avec lesquels une forte proximité physique s'était développée sans qu'il ne la trouve « *vraie* ». Cette rencontre entre deux corps masculins marque Matthieu dans son propre rapport aux autres hommes :

*« C'était la première fois que j'avais accès à un mec qui performait un autre type de masculinité, qui venait des mouvements queer, qui connaissait ces choses. Et aujourd'hui ce serait un peu mon idéal, ce qu'on peut hériter des mouvements queer ou féministes comme modèles. »*

Mathieu place ainsi son idéal de masculinité du côté des masculinités gaies et queer (Bourdieu, 1990; Heasley, 2005), en se plaçant du côté de la douceur, de la sensibilité, de cette proximité physique masculine interdite dans les relations entre hommes hétérosexuels, de ces caresses qu'il désire placer sur les corps d'autres hommes. Il définit ainsi ces masculinités queer comme « *plus douces, plus bienveillantes, une réelle proximité, une entraide, une*

*écoute, voir un silence* ». Lorsque je lui demande s'il se définirait toujours comme strictement hétérosexuel, il me dit être encore « *très formaté* » par sa construction hétérosexuelle et peiner à se « *percevoir comme bisexuel* », tout en disant s'en rapprocher.

Fabrice se définit également comme hétérosexuel, « *indépendamment des expériences* », et place ainsi sa sexualité sur un autre plan que son identité sociale. Il s'inscrit ici dans ce que décrit Lucie Lembrez dans le cadre de sa thèse sur la bisexualité en France vis-à-vis de « *l'hétérosexualité ouverte* » (2015, p. 150), soit une hétérosexualité ouverte à des pratiques avec des personnes issues du sexe opposé ou ne se reconnaissant ni dans un sexe ou dans l'autre.

*« En fait je sais pas si je suis attiré par l'idée ou si je suis vraiment attiré par les mecs. Il y a certaines personnes, et c'est rare, je me dis que je suis vraiment attiré. Mais je sais même pas si la personne est gay ou hétéro. Et ça veut pas dire que je pourrais avoir du sexe avec eux. C'est plus des idées que des pratiques. Genre j'ai déjà embrassé des gars en soirée mais ça a pas été plus loin, ça a failli une fois mais je me suis pas senti hyper bien. Mais ... j'ai jamais eu de rapports sexuels ou quoi que ce soit. Et je pense pas que je pourrais avoir de relation romantique avec un mec. Si la personne est non-binaire, c'est possible, je sais pas en fait. »*

Pour Fabrice, le sexe du partenaire n'a ici pas d'importance et c'est l'intensité de l'attirance qui l'invite à rechercher une relation sexuelle avec cette personne. En revanche, l'attirance romantique est clairement dissociée et ce dernier souhaite continuer à être identifié comme un homme hétérosexuel. Cette hétérosexualité ouverte pose donc une distinction claire entre les pratiques romantiques et les pratiques sexuelles. Un même constat est effectué avec Laurent dans une réponse où ce dernier réaffirme son hétérosexualité face à des pratiques sexuelles contradictoires :

*« Moi par exemple je sais que je m'envisage avec des femmes, une en particulier, et que je ne me verrais pas être en couple avec un homme, le ramener devant ma famille, aller devant sa famille, construire une vie avec. En tout cas pas aujourd'hui. Donc pour moi, ce qu'on pourrait qualifier d'homosexualité, même si je sais que c'est un spectre, c'est ... enfin c'est un truc qu'on voit beaucoup chez les soldats qui sont super homophobes et qui vont soutenir des lois super homophobes. On en fait beaucoup l'image d'homosexuels réprimés parce qu'ils ont baisé entre eux pendant le service militaire, mais en fait non. Ils sont pas homosexuels, ils ont juste eu une pratique en se disant, dans leur tête, qu'un trou reste un trou et qu'il faut bien se faire plaisir de temps en temps quoi. Et c'est ... du coup voilà, moi je me définis comme hétérosexuel, ou hétéro curieux si on veut. Voilà, les gens me voient, ils m'identifient comme un mec cis hétéro. Avec ma copine, je suis un mec cis hétéro. Après, si voilà, si pour une raison je ramenaient un plan pour un plan à trois et que je venais à le sucer, alors oui pourquoi pas. Je vois pas ça comme une remise en cause de l'hétérosexualité. »*

L'analogie faite avec la sexualité des soldats masculins durant leur service réitère à nouveau l'idée d'une sexualité masculine presque animale, basée sur une satisfaction régulière des « besoins » physiques. Si Laurent fait volontiers ici appel à une imagerie militaire viriliste, elle n'est pas à confondre avec les démarches de Matthieu et Fabrice qui s'inscrivent plutôt dans ce que décrit Demetrakis Demetriou comme une « *hybridation* » (2001, p. 354) de leur masculinité. Cette transformation des masculinités, théorisée en réponse aux travaux de Connell sur l'hégémonie, avance que les masculinités gay impactent fortement la « *constitution du bloc hégémonique moderne* » (p. 349) qui doit faire face à la montée en puissance des idées féministes dans un grand nombre de domaines, y compris celui de la sexualité. L'adoption de comportements issus de ces masculinités queer que nous avons d'ores et déjà évoqué subvertit l'ordre hétéronormé sans en signaler pour autant la fin.

## *Utiliser ses privilèges pour lutter contre le sexisme*

Lors d'un entretien réalisé en amont de mes recherches avec une militante féministe proche du féminisme radical, cette dernière me confie que « *les hommes disposent d'un privilège, d'une voix* » et qu'il leur revient de faire usage de ce privilège dans certains contextes pour lutter contre le sexisme et les inégalités de genre. Ce privilège est cependant remis en question lorsqu'il réitère la position de « *l'homme fort* » courant à la rescousse des femmes\*. Je me pencherais sur la manière des hommes interviewés d'apporter leur soutien en cas de violences sexistes physiques et symboliques.

Les femmes sont les principales victimes d'agression, que ce soit dans l'espace public avec 86% des femmes déclarant ayant été victimes de harcèlement, ou domestique, puisqu'elles représentent 86% des victimes de violences conjugales et 88% des victimes de violences sexuelles en France en 2019 (Peytavin, 2021, p. 82-83). Si aucun homme rencontré ne m'a dit avoir témoin de violences au sein de son foyer ou d'en avoir lui-même perpétré, plusieurs m'ont dit avoir été témoins de situations d'agression dans l'espace public à l'instar de Lorenzo :

*« J'étais à une fête, et j'ai dû rentrer à pied chez moi. Quand tu marches dans Genève le soir du nouvel an, tu vois deux trois cas je pense. Et puis à un moment, je suis passé devant cette rue qui longe la plaine de Plainpalais avec plein de restaurants et de cafés. Il y avait un gars qui avait plaqué une fille contre le mur, et en fait il avait ses bras autour d'elle donc elle pouvait pas se dégager. Et puis, enfin voilà, j'ai regardé ça un peu de loin, je me suis dit qu'il était assez chétif physiquement, donc que s'il y avait besoin de le neutraliser, ce serait facile. Donc j'y suis allé et je lui ai directement parlé à elle en lui demandant comment ça allait, sans le prendre en compte lui. Ça allait. »*

En intervenant dans cette situation, Lorenzo met en avant l'atout de sa force physique pour résoudre une potentielle situation d'agression en « neutralisant » l'agresseur. Si la question de la prétendue supériorité physique des hommes vis-à-vis de celles des femmes a largement été discréditée par les scientifiques (Fausto-Sterling, 2000), elle n'en reste pas un moins un argument régulièrement mis en avant pour que les hommes interviennent en cas d'agression. Cependant, ce dernier n'intervient finalement pas directement et se concentre d'abord sur la personne vivant potentiellement une agression afin de déterminer si son aide est nécessaire ou non. Cette inclusion d'une femme\*, souvent réduite au statut de victime « sauvée » par un homme, ne fait pas de Lorenzo le « héros » de l'histoire, mais en fait un allié sur lequel s'appuyer en cas de réel problème. Ce rôle d'intervenant plus que de sauveur est mis en avant par les mouvements cherchant à inclure les hommes dans la lutte contre les violences faites aux femmes\* (R. Burrell et Flood, 2019).

D'autres, comme Sacha, font référence à des « *plaisanteries* » sexistes entendues dans un cadre plus familier, par exemple avec des amis :

*« J'ai deux potes où l'on est dans un groupe avec ma femme aussi, parfois ils font des blagues vraiment chelou quoi. Genre ce F. là, qui est à Lausanne ... j'essaye de lui dire que c'est pas drôle, que ça va trop loin, que c'est agressif. Donc quand je le ressens, je mets un stop. »*

Ces phrases malvenues et à caractères sexiste, parfois orientées vers la conjointe de Sacha, ne lui apparaissent pas comme tolérables. S'il me dit toujours reprendre ses interlocuteurs sur ce type d'humour en exprimant son désaccord et en se désolidarisant de cette forme de complicité masculine axée sur la dévalorisation des femmes\*, il me dit également ne pas avoir à les « éduquer ». Ce point est essentiel puisque si la littérature pro-féministe

« *recommande* » d'une certaine manière aux hommes de ne pas tolérer le moindre comportement ou propos sexiste, elle invite également ceux étant le plus versés sur le plan théorique à jouer un rôle formateur avec d'autres hommes pro-féministes ou aspirant à le devenir pour décharger les femmes\* féministes de cette charge supplémentaire (Digby, 1998).

Cependant, reprendre d'autres hommes lorsque des propos sexistes sont tenus ne se prête pas à tous les contextes et Martin m'avoue ne pas toujours en avoir la possibilité :

*« Par exemple, à côté de mes études, je travaille à S. et là-bas, des fois, t'entends des discours ou des blagues, mais qui sont hyper blessantes quoi. Et ils ont pas forcément connaissance de tout ce que ça peut signifier de faire des blagues sexistes ou homophobes (...) J'essaie de leur dire qu'ils ne peuvent pas dire ça. Mais bon, c'est toujours délicat quand il y a cinq mecs qui rigolent et puis t'es le seul rabat-joie en plein milieu à dire que c'est pas drôle. Tu passes pour le chiant, donc c'est dur de trouver une dynamique. »*

Prendre le risque d'être un « rabat-joie » n'est pas réservé qu'à l'expérience masculine du féminisme, loin de là, Sarah Ahmed ayant montré que « *devenir féministe entraîne parfois à vivre dans l'aliénation du bonheur* » (2012, p. 79). Dans le contexte professionnel de Martin, qui doit travailler à côté de sa formation en sciences sociales dans une entreprise de sécurité privée bien connue en Suisse, la majorité des employés sont des hommes et tenir une position pro-féministe dans un milieu aussi homogène peut être difficile. Si les deux interviewés précédent disposaient, d'une certaine manière, du privilège de pouvoir faire face frontalement à la violence, physique ou symbolique, la possibilité d'intervenir est déterminée par un calcul des coûts sociaux de l'action. Si, comme il l'a été dit précédemment, l'engagement des hommes féministes est de manière générale perçu de manière positive et accompagné de récompenses symboliques (plus grande attention, mobilité professionnelle, attirance romantique) (Watson et Casey, 2022), il peut également générer une mise à l'écart dans un contexte où les idées féministes sont peu répandues ou peu acceptées. Laurent témoigne également de ce possible backlash en se remémorant ses années d'adolescence durant lesquelles il a commencé à se définir comme féministe sans pouvoir l'exprimer auprès de ses camarades, bien qu'étant lui-même issu d'un milieu ouvertement féministe :

*« J'avais une passivité ... enfin je les trashais dans le dos, mais je disais rien sur le moment. Si j'avais ouvert ma gueule, on m'aurait dit « ta gueule pédé ». Et les meufs elles-même m'auraient dit ça en fait. »*

Cette confrontation des mondes, l'espace familial universitaire et engagé et l'école, amène certains hommes à se taire pour ne pas payer les frais d'un engagement incompris dans une culture adolescente souvent peu ouverte aux idées féministes et prompt à réitérer un ordre de genre strict. De la même manière, ce refus de certains interviewés de reprendre les propos de leurs interlocuteurs ou de ne pas « *les éduquer* » pose la question du fondement de l'engagement pro-féministe : remettre en cause ses privilèges, sortir de son rôle masculin et se diriger activement vers une vie faisant la promotion des idées féministes (Dupuis-Déri, 2008).

## Un féminisme du quotidien sans contraintes

Se définir et s'annoncer comme homme féministe doit se comprendre dans un contexte où la participation active des hommes cisgenres au sein des mouvements et collectifs féministes n'est plus aussi recherchée et encouragée qu'elle le fût dans les années 1990 en contexte francophone. Les hommes rencontrés disposent cependant d'autres espaces dans lesquels s'engager, que ce soit dans des associations étudiantes, des partis politiques ou des mouvements associatifs ayant tous en commun d'intégrer des revendications féministes à leur agenda. S'ajoutent à ces espaces « militants » les espaces sociaux du quotidien comme la famille, le couple ou le travail. En ayant abordé ces espaces dans tous les entretiens, il en ressort pour moi qu'il est relativement peu contraignant au quotidien d'appliquer ces principes d'égalité dans la vie de couple et que si des négociations sont souvent nécessaires, les bénéfices dépassent largement les préjudices (Watson et Casey, 2022). En effet, si certains aménagements peuvent sembler conséquents, tels que la redéfinition du partage des tâches, la demande pour un plus grand investissement dans l'éducation des enfants, plus d'écoute pour les désirs de sa partenaire ou encore le soutien dans des situations de sexisme, ces actes ne remettent pas en cause de manière plus large la domination des hommes.

Renoncer à participer à la domination patriarcale implique plus que de changer plus souvent des couches ou d'afficher son soutien à travers un post sur les réseaux sociaux. Cela implique de renoncer à ses privilèges et faire sécession de l'identité masculine. Si l'idée de sécession peut sembler extrême, j'en reviens à la nécessité avancée par Pronger (Pronger, 1998) de la dissolution de l'identité masculine. Bien que ce dernier base son analyse sur la sexualité, il invite les hommes à finalement cesser d'en être, à libérer les corps de l'emprise patriarcale, à s'ouvrir à la fluidité des expériences. C'est donc au-delà des pratiques du quotidien que ce dernier invite à penser « *la liberté du féminisme* » (p.78), qui se résoudrait dans la redéfinition des identités et la subversion du genre. La question à se poser étant : le masculin est-il soluble dans la révolution féministe ?

Idée plutôt radicale pour la majorité des hommes rencontrés qui sont des hommes cisgenre ne se questionnant pas sur leur identité de genre, il n'en résulte pas moins que pour dépasser le paradigme du simple homme allié agissant à son niveau individuel, des changements structurels dans la compréhension de ce que peut-être la masculinité sont nécessaires. Je parle ici de subversion des normes de genre, de fluidité dans les possibilités d'expression de soi. Certains voient dans leurs corps la possibilité de nouvelles expressions de genre à l'instar de Fabrice et de son apparence qu'il souhaite rendre plus « *androgyn*e » ou de Matthieu et de cette tactilité recherchée avec d'autres hommes pour construire de nouvelles constellations relationnelles basées sur le toucher et le soin. Ce sont ces changements identitaires, associées à des pratiques féministes, qui participent du dépassement de l'identité masculine, et du désempouvoirement de soi. Ce désempouvoirement, aussi nécessaire soit-il, dit cependant être pensé depuis une perspective de dominant, d'agent du patriarcat, et non pas de victime. Ce sans quoi le risque serait de tomber dans une dérive de « développement de soi » (Thiers-Vidal, 2002) qui n'améliorerait ni la condition des femmes\* ni ne réduirait le pouvoir des hommes.



## Conclusion

En arrivant au terme de cette recherche, et au moment de rédiger ces mots de fins, je réalise désormais que si l'objectif était en premier lieu de comprendre les modalités de formation d'une identité féministe chez les hommes et de l'expression de cette identité, une autre attente, moins évidente, était peut-être d'étudier les autres afin de mieux me comprendre. Mieux me comprendre en tant qu'individu masculin, mais aussi en tant qu'homme se définissant comme féministe. Et c'est cette volonté de ne pas s'exclure de ses recherches, de s'inclure dans le groupe des hommes, la classe des hommes pour reprendre le terme de Delphy, qui a motivé méthodologiquement cette démarche de recherche. Aussi inconfortable celui puisse être.

Motivé par ce constat de l'absence des hommes au sein des mouvements féministes, tout en voyant dans mon entourage proche et plus lointain nombre d'entre eux désireux de s'investir plus intensément dans une cause qui pourrait au premier abord leur être étrangère, voire néfaste en ce qu'elle signifie la fin de leur privilèges, j'ai souhaité leur donner une visibilité. Les hommes que j'ai ainsi pu rencontrer ne sont pas des militants de premier plan, aucun ne milite au sein d'un collectif féministe ou n'est particulièrement connu pour son militantisme, mais tous sont liés d'une manière ou d'une autre à des femmes\* féministes et ont cherché à se rapprocher de ces idées, à les mettre en œuvre dans leur quotidien. Au contrepied des hommes masculinistes et misogynes rencontrés par Vörös (2020) dans ses recherches ayant profondément marqué les miennes, mes participants se caractérisent par « *de la curiosité et de l'introspection critique* » (p.7).

Le féminisme au masculin, nous l'avons vu, est complexe à définir et ne rencontre pas de définition suffisante. Plus un idéal à atteindre qu'une identité en théorie, c'est pourtant un réel sentiment d'identification à la lutte qui domine mon corpus. Bien que contradictoire, c'est se percevoir comme homme féministe, et donc comme différent des autres hommes, qui semble guider le cheminement de ces hommes vers l'expérimentation de nouvelles approches de la masculinité. Si les doutes et les questionnements sur la légitimité font part intégrante de la lutte, et s'il ne faudrait pas penser les militantes exemptes de ces questionnements sur leurs privilèges, ils n'en permettent pas moins aux participants de pratiquer une forme de réflexivité sur leur position sociale, leurs relations, leurs pratiques.

Cette adhésion aux idées féministes ne doit pas non plus être comprise comme émergeant d'un simple enthousiasme pour l'égalité entre les sexes, aussi positif et réjouissant cet enthousiasme soit. C'est au contraire au sein d'un dispositif social délimité et cadré que se forment ces identités. Ainsi, tous les hommes rencontrés présentent un profil similaire : issus de la classe moyenne, au bénéfice d'un diplôme d'une haute école ou en cours d'acquisition, une solidarité vis-à-vis des femmes\* acquises par l'absence d'un père ou du moins la prégnance de leur mère dans leur enfance et leur adolescence et la proximité avec des femmes engagées, qu'il s'agisse de compagnes ou d'amies. C'est donc dans ce que j'ai compris comme un régime de masculinité locale, devant être appréhendée dans un contexte relativement homogène, qui structure l'adhésion ou non à des valeurs féministes. Cette masculinité locale, ou cette masculinité féministe, n'est pour autant pas empêchée de reproduire des formes d'hégémonie et tend à devenir dans le milieu social de ces hommes une nouvelle norme. Si une enquête à une plus large échelle, étendue à d'autres sphères

universitaires en Suisse, nécessiterait d'être conduite pour confirmer cette hypothèse, il ressort tout de même dans la recherche sur les hommes féministes que ce sont les profils issus des classes moyennes et supérieures et ayant fréquenté les bancs des hautes écoles qui sont les plus à même de s'intéresser aux idées féministes, rendant même parfois certains hommes plus prompts à « devenir féministe » que certaines femmes\*.

Au-delà de l'identification et de la formation de cette identité, ce sont les mises en pratique des idées au quotidien qui m'ont intéressé. En identifiant des domaines d'application précis tels que le couple et la famille, le milieu militant, la sexualité ou le travail, il s'est agi de comprendre comment s'effectue le passage de la théorie à la pratique. Si de véritables subversions des rapports sociaux de sexe semblent s'opérer, par exemple dans le partage des tâches au sein du couple, ou dans la construction de la sexualité à deux, il s'agit ici de décisions micro-sociales, individuelles, qui n'affectent pas la masculinité dans sa dimensions structurelle et structurante. Ainsi, ces hommes ont d'eux-mêmes conscience de s'inscrire dans des pratiques minoritaires qui sont propres à un milieu social ayant des normes et des représentations communes. Aussi subversives ces pratiques puissent-elles être, à l'instar des hommes rencontrés acceptant d'être pénétrés par leur compagne et renversant ainsi la dichotomie dominant/dominée, elles ne font en revanche pas périlcliter les privilèges de ces hommes. Ces derniers maintiennent un statut privilégié par rapport à leurs compagnes ou leurs collègues. Quand bien même l'expérience de la minorité peut être faite, par exemple au sein des cours d'études genre à l'université, cette expérience est limitée dans le temps et l'espace et n'influence pas d'autres expériences. Ce féminisme est donc sans contraintes matérielles réelles, puisqu'il n'enregistre que peu de coûts sociaux négatifs pour les hommes féministes. S'il est vrai qu'une forme de rejet de la part d'autres hommes peut arriver, identifiée comme une trahison vis-à-vis de la classe des hommes, elle ne péjore pas ces hommes qui peuvent au contraire utiliser cette étiquette pour avancer d'autres cercles sociaux tels que les cercles académiques.

Dans le cadre de cette recherche, des choix ont été faits. Ainsi, il était nécessaire de reconnaître que j'étais le point d'entrée sociologique de cette démarche, en tant qu'objet et sujet. Je me rapproche ici d'une certaine manière de l'auto-ethnographie, soit l'analyse d'une expérience personnelle pour comprendre une expérience personnelle (Ellis, Adams, et al., 2011). Bien que mon expérience personnelle ne soit pas au discutée ici, ce sont ma propre identité et mes expériences qui en ont défini les grandes lignes (Boeuf, 2020). M'investir dans ce projet a donc été l'occasion d'en savoir plus sur les motifs m'ayant amené à m'intéresser au féminisme, notamment le fait de ne pas m'identifier à l'hétérosexualité et de rejeter les formes hégémoniques de masculinité, mais également aux conditions structurelles ayant permis de développer ces réflexions, à savoir d'être issu de la classe moyenne supérieure, d'avoir eu accès aux études universitaires et d'avoir pu être entouré de personnes ressources.

Ne pas m'exclure de la recherche signifiait également exister aussi en tant qu'individu, en tant que soi durant les entretiens, et non pas uniquement comme chercheur. Bien qu'ayant pu être perçu comme un « expert » sur les questions liées à la masculinité par les hommes rencontrés, je n'ai pas cherché à me présenter uniquement comme tel, mais aussi comme homme féministe parfois en proie aux doutes. En ne mettant pas mes vues politiques et mes questionnements de côtés, il m'était ainsi possible de reprendre les interviewés face à d'éventuelles contradictions. Le risque assumé est ici de transformer l'entretien en débat d'idées plus qu'une exploration des représentations et des normes. Je crois cependant ne pas

avoir créé cette situation et avoir pu, au contraire offrir un espace d'échange sur un sujet sur lequel peu d'hommes disposent d'occasions de réfléchir. J'ai par ailleurs pu ressentir une demande de jouer un rôle de « porte-parole » pour un public qui dispose de peu de visibilité au sein de la lutte, rôle qui, à mon sens, est celui du chercheur sans l'être. Plus que de porter les voix de ces hommes, la recherche a ici pour objectif d'analyser les conditions les ayant menés à devenir tels quels et mettre en lumière des pistes de réflexion sur ce qui permet aux hommes de désolidariser de certains comportements masculins.

Je l'ai dit, si des recherches plus approfondies sont nécessaires sur le féminisme au masculin, elles sont de manière générale nécessaires sur toutes les formes de masculinités alternatives sortant des sentiers battus. Si beaucoup d'autres y ont déjà collaboré (Kimmel, 1987; Oudshoorn, 2004; Schippers, 2007; Chan, 2013; Drury et Kaiser, 2014; Gibbs, Vaughan, et al., 2015; Anderson et McCormack, 2018), la Suisse n'a encore fait que peu l'objet de telles recherches. Continuer à produire du savoir sur ces vies divergentes, continuer à comprendre les conditions qui les produisent et les modalités par lesquelles elles s'expriment permettent d'atteindre cet objectif magnifiquement annoncé par Florian Vörös, « *démanteler la masculinité en tant que principe de normalisation et de hiérarchisation des vies* » (2020, p.153).



## Bibliographie

Aguilar Jade (2017), Pegging and the heterosexualization of anal sex : An analysis of Savage Love advice, *Queer Studies in Media & Popular Culture*, 2(3), pp. 275-292.

Ahmed Sara et Bonis Oristelle (2012), Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés), *Cahiers du Genre*, n° 53(2), pp. 77-98.

Anderson Eric et McCormack Mark (2018), Inclusive Masculinity Theory : overview, reflection and refinement, *Journal of Gender Studies*, 27(5), pp. 547-561.

Becker Howard Saul (2013), *Outsiders : Etudes de sociologie de la déviance*.

Boeuf Aline (2020), Vivre son cycle menstruel dans le monde professionnel : expériences multiples et préoccupations communes, University of Geneva, [en ligne], <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:144591>, (consulté le 21 juillet 2022), mimeo.

Bonnafe Simone (2003), « Femme politique » : une question de genre ? *Réseaux*, Cachan: Lavoisier, 120(4), pp. 119-145.

Bourdieu Emmanuel (1998), *Savoir-faire : contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris : Seuil.

Bourdieu Pierre (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Librairie Droz, [en ligne], <http://www.cairn.info/esquisse-d-une-theorie-de-la-pratique--9782600041553.htm>, (consulté le 8 août 2022).

Bourdieu Pierre (1990), La domination masculine, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84(1), pp. 2-31.

Bourdieu Pierre (2014), *La domination masculine*, Points, Paris : Éd. Points.

Bozon Michel (2001), Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité, *Sociétés contemporaines*, Presses de Sciences Po, no 41-42(1), pp. 11-40.

Bozon Michel (2018), *Sociologie de la sexualité*, Cursus, Malakoff : Armand Colin.

Butler Judith (2006), *Gender trouble : feminism and the subversion of identity*, Routledge classics, New York : Routledge.

Cervulle Maxime, Farges Patrick et François Anne Isabelle (2015), *Marges du masculin : exotisation, déplacements, recentrements*, Identités, genres, sexualités, Paris : l'Harmattan.

Chan Paul W (2013), Queer eye on a 'straight' life : deconstructing masculinities in construction, *Construction Management and Economics*, 31(8), pp. 816-831.

Chaperon Sylvie (2000), *Les années Beauvoir : 1945-1970*, Paris : Fayard.

Chatot Myriam (2017), Père au foyer : une nouvelle entrée au répertoire du masculin ? *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, Centre

Urbanisation Culture Société, (26), [en ligne], <http://journals.openedition.org/efg/1295>, (consulté le 4 décembre 2020).

Clair Isabelle (2016), La sexualité dans la relation d'enquête, *Revue française de sociologie*, Presses de Sciences Po, Vol. 57(1), pp. 45-70.

Clément Xavier (2015), Sports et masculinités : hybridation des modèles hégémoniques au sein du champ, [en ligne], <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/11945>, (consulté le 21 juillet 2022).

Connell Raewyn, Hagège Meoïn et Vuattoux Arthur (2014), *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris : Éd. Amsterdam.

Connell RW (1985), Theorising Gender, *Sociology*, SAGE Publications Ltd, 19(2), pp. 260-272.

Connell RW et Messerschmidt James W (2005), Hegemonic Masculinity : Rethinking the Concept, *Gender and Society*, Sage Publications, Inc., 19(6), pp. 829-859.

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques et Vigarello Georges (éd.) (2011), *Histoire de la virilité*, L'Univers historique, Paris : Seuil.

Daune-Richard Anne-Marie et Devreux Anne-Marie (2005), Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique, *Recherches féministes*, 5(2), pp. 7-30.

Delalande Julie (2005), La cour d'école : un lieu commun remarquable, *Recherches familiales*, 2(1), pp. 25.

Delphy Christine (2013), *L'ennemi principal*, Nouvelles questions féministes, Paris : Éditions Syllepse.

Demetriou Demetrakis Z (2001), Connell's Concept of Hegemonic Masculinity : A Critique, *Theory and Society*, Springer, 30(3), pp. 337-361.

Devreux Anne-Marie, Fassin Éric, Hirata Helena, Löwy Ilana, Marry Catherine, Bessin Marc et Jami Irène (2002), La critique féministe et La domination masculine, *Mouvements*, 24(5), pp. 60.

Digby Tom (éd.) (1998), *Men doing feminism*, Thinking gender, New York: Routledge.  
Drury Benjamin J et Kaiser Cheryl R (2014), Allies against Sexism : The Role of Men in Confronting Sexism, *Journal of Social Issues*, 70(4), pp. 637-652.

Duban Valentine (2020), Se sentir redevable : l'enquête ethnographique au prisme de la recherche d'équilibre entre don et contre-don, In : Roca Escoda Marta, Burton-Jeangros Claudine, Diaz Almudever Pablo, et al. (Éd.), *Enjeux éthiques dans l'enquête en sciences sociales*, Université de Genève, [en ligne], <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:132174>, (consulté le 2 août 2022).

Dulong Delphine, Guionnet Christine et Neveu Érik (2012), *Boys don't cry ! les coûts de la domination masculine*, Le sens social, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Dupuis-Déri Francis (2008), Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? *Recherches féministes*, 21(1), pp. 149-169.

Dupuis-Déri Francis (2018), *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Collection Observatoire de l'antiféminisme, Montréal (Québec) : Les Éditions du remue-ménage.

Dupuis-Déri Francis et Lamoureux Diane (éd.) (2015), *Les antiféminismes : analyse d'un discours réactionnaire*, Collection observatoire de l'antiféminisme, Montréal, Québec : Les Éditions du remue-ménage.

Elliott Karla (2016), Caring Masculinities : Theorizing an Emerging Concept, *Men and Masculinities*, 19(3), pp. 240-259.

Ellis Carolyn, Adams Tony E et Bochner Arthur P (2011), Autoethnography : An Overview, *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, GESIS - Leibniz-Institute for the Social Sciences, Center for Historical Social Research, 36(4 (138)), pp. 273-290.

Fausto-Sterling Anne (2000), *Sexing the body : gender politics and the construction of sexuality*, New York, NY : Basic Books.

Fillieule Olivier (2020), Carrière militante : In : *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, pp. 91-98, [en ligne], <https://www.cairn.info/dictionnaire-des-mouvements-sociaux-2020--9782724623550-page-91.htm?ref=doi>, (consulté le 8 août 2022).

Flood Michael (2011), Men as Students and Teachers of Feminist Scholarship, *Men and Masculinities*, SAGE Publications Inc, 14(2), pp. 135-154.

Flood Michael (2017), The turn to men in gender politics, *Women's Studies Journal*, Women's Studies Association New Zealand, 31(1), pp. 48-58.

Foucault Michel (2014), *Histoire de la sexualité. 1 : La volonté de savoir*, Collection tel. Gasquet Béatrice de et Gross Martine (2012), La construction rituelle du genre et de la sexualité : initiations, séparations, mobilisations, *Genre, sexualité et société*, (8), [en ligne], <http://journals.openedition.org/gss/2543>, (consulté le 11 juillet 2022).

Gélinas André (2002), *L'équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Collection « Sur le vif », Montréal : [Boisbriand, Québec] : Editions Varia ; Distributeur Diffusion prologue.

Gibbs Andrew, Vaughan Cathy et Aggleton Peter (2015), Beyond 'working with men and boys' : (re)defining, challenging and transforming masculinities in sexuality and health programmes and policy, *Culture, Health & Sexuality*, 17(sup2), pp. 85-95.

Giraud Olivier et Lucas Barbara (2009), *Etat, travail, famille : conciliation ou conflit*, Paris : Harmattan.

Goffman Erwing et Goffman Erwing (1996), *La présentation de soi*, La mise en scène de la vie quotidienne, Paris : Ed. De Minuit.

Gottraux Philippe (2002), « *Socialisme ou barbarie* » : un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre, Sciences politiques et sociales, Lausanne : Payot.

Guillaumin Colette (1978), Pratique du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature, *Questions Féministes*, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes, (3), pp. 5-28.

Gusmano Beatrice (2019), The Kintsugi Art of Care : Unraveling Consent in Ethical Non-Monogamies, *Sociological Research Online*, 24(4), pp. 661-679.

Harmange Pauline (2020), *Moi les hommes, je les déteste*, Paris XIXe : Éditions du Seuil.

Heasley Robert (2005), Queer Masculinities of Straight Men : A Typology, *Men and Masculinities*, SAGE Publications Inc, 7(3), pp. 310-320.

hooks bell (2020), *Tout le monde peut être féministe : une politique du coeur*, Paris: Éditions Divergences.

Hurtado Aída et Sinha Mrinal (2008), More than Men : Latino Feminist Masculinities and Intersectionality, *Sex Roles*, 59(5-6), pp. 337-349.

Jacquemart Alban (2013), L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre, *Cahiers du Genre*, n° 55(2), pp. 49-63.

Jacquemart Alban (2015), *Les hommes dans les mouvements féministes socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Jacquemart Alban et Masclet Camille (2017), Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France, *Clio*, (46), pp. 221-247.

Jean Patric (2015), *Les hommes veulent-ils l'égalité : sur l'engagement des hommes en faveur de l'égalité des sexes*, [en ligne], <http://banq.pretnumerique.ca/accueil/isbn/9782410008760>, (consulté le 4 août 2022).

Jensen Robert (2004), Homecoming : The Relevance of Radical Feminism for Gay Men, *Journal of Homosexuality*, 47(3-4), pp. 75-81.

Joannin Delphine et Mennesson Christine (2014), Dans la cour de l'école. Pratiques sportives et modèles de masculinités, *Cahiers du Genre*, 56(1), pp. 161.

Kimmel Michael S (1987), Men's Responses to Feminism at the Turn of the Century, *Gender and Society*, Sage Publications, Inc., 1(3), pp. 261-283.

Klejman Laurence et Rochefort Florence (1989), *L'égalité en marche : le féminisme sous la Troisième République*, Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques : Des Femmes.

Lembrez Lucie (2015), Mécanismes de la sexualité en France, bisexualité et enjeux sociétaux : l'essor d'une nouvelle révolution sexuelle, Université Paris Sorbonne Cité, mimeo.

Lointier Françoise, Gold Francis et Hascoet Jean-Michel (2013), Ethique du care et masculinité : l'exemple des hommes qui ont choisi la profession de « puéricultrice » :

*Recherche en soins infirmiers*, N° 115(4), pp. 85-91.

Maillet Clovis (2020), *Les genres fluides : de Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Oblique-s, Paris : Arkhê.

Marche Guillaume (2007), Féminisme et politisation de l'homosexualité masculine : contiguïté ou imbrication ? *Revue Française d'Etudes Américaines*, 114(4), pp. 88.

Marry Catherine, Jacquemart Alban, Pochic Sophie, Bereni Laure, Le Mancq Fanny et Revillard Anne (2015), Le genre des administrations la fabrication des inégalités de carrière dans la haute fonction publique entre hommes et femmes, *Revue française d'administration publique*, 153(1), pp. 45.

Masclet Camille (2022), À bas le couple ? Les parcours affectifs des féministes des années 1970, *Sociologie*, PUF, (N° 1, vol. 13), [en ligne], <https://journals.openedition.org/sociologie/9599>, (consulté le 18 avril 2022).

Mathieu Nicole-Claude (1984), De la conscience dominée des femmes, *Les Cahiers du GRIF*, 29(1), pp. 73-75.

Matonti Frédérique (2019), Le genre présidentiel : Enquête sur l'ordre des sexes en politique.

McBride Kimberly R et Fortenberry J Dennis (2010), Heterosexual Anal Sexuality and Anal Sex Behaviors : A Review, *Journal of Sex Research*, 47(2-3), pp. 123-136.

Mèmeteau Richard (2019), *Sex friends : comment (bien) rater sa vie amoureuse à l'ère numérique*, Paris : Zones.

Molinier Pascale (2004), Psychodynamique du travail et rapports sociaux de sexe, *Travail et emploi*, 97, pp. 79-91.

Mosse George L (2010), *The image of man: the creation of modern masculinity*, New York: Oxford Univ. Press.

Naze Alain (2017), *Manifeste contre la normalisation gay*, Paris : La Fabrique éditions.

Oudshoorn Nelly (2004), "Astronauts in the Sperm World" : The Renegotiation of Masculine Identities in Discourses on Male Contraceptives, *Men and Masculinities*, SAGE Publications Inc, 6(4), pp. 349-367.

Parini Lorena (2006), *Le système de genre : introduction aux concepts et théories*, Questions de genre, Zürich : Seismo.

Parker Richard G et Aggleton Peter (éd.) (2007), *Culture, society and sexuality : a reader*, Sexuality, culture and health, London ; New York : Routledge, Taylor & Francis Group.

Peytavin Lucile (2021), *Le coût de la virilité : ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes*, Paris : Éditions Anne Carrière.

Pini Barbara et Pease Bob (éd.) (2013), *Men, masculinities and methodologies*, Houndmills,

Basingstoke, Hampshire : Palgrave Macmillan.

Pronger Brian (1998), À genoux : connaissance charnelle, dissolution masculine, faire du féminisme, In : *Men Doing Feminism*, Thinking gender, New York : Routledge, pp. 359, [en ligne], [https://infokiosques.net/IMG/pdf/si\\_on\\_se\\_touchait-pageparpage.pdf](https://infokiosques.net/IMG/pdf/si_on_se_touchait-pageparpage.pdf), (consulté le 18 juillet 2022).

R. Burrell Stephen et Flood Michael (2019), Which Feminism? Dilemmas in Profeminist Men's Praxis to End Violence Against Women, *Global Social Welfare*, 6(4), pp. 231-244.

Rebucini Gianfranco (2013), Masculinités hégémoniques et « sexualités » entre hommes au Maroc, *Cahiers d'études africaines*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 53(209-210), pp. 387-415.

Rivoal Haude (2017), Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins, *Travailler*, Martin Média, n° 38(2), pp. 141-159.

Ryan Gery W et Bernard H Russell (2003), Techniques to Identify Themes, *Field Methods*, 15(1), pp. 85-109.

Salah Hakim Ben, Deslauriers Jean-Martin et Knüsel René (2016), Des hommes en mouvement en Suisse : trois perspectives sur la masculinité, *Swiss Journal of Sociology*, 42(1), pp. 108-128.

Schacht Steven P et Ewing Doris W (éd.) (1998), *Feminism and men: reconstructing gender relations*, New York: New York University Press.

Schippers Mimi (2007), Recovering the Feminine Other: Masculinity, Femininity, and Gender Hegemony, *Theory and Society*, Springer, 36(1), pp. 85-102.

Sibalis Michael (2010), L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), *Genre, sexualité et société*, (3), [en ligne], <http://journals.openedition.org/gss/1428>, (consulté le 12 avril 2022).

Skoric Marko (2012), What is slack about slacktivism? In: Methodological and conceptual issues in cyber activism research, pp. 77-107.

Thiers-Vidal Léo (2002), De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive, *Nouvelles Questions Feministes*, Éditions Antipodes, Vol. 21(3), pp. 71-83.

Tricou Josselin (2021), *Des soutanes et des hommes : enquête sur la masculinité des prêtres catholiques*, Paris : PUF.

Vabre Frédéric (2022), L'instinct paternel. Plaidoyer en faveur des nouveaux pères de Christine Castelain-Meunier : par-delà nature et culture : Larousse, 2019, 210 pages, *Revue française des affaires sociales*, (4), pp. 247-252.

Vörös Florian (2019), Fantômes de virilité, blancheur et masculinité hégémonique en contexte

gai parisien : *L'Homme & la Société*, n° 208(3), pp. 197-222.

Vörös Florian (2020), *Désirer comme un homme : enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris : La Découverte.

Watson Juliet et Casey Sarah (2022), A male feminist walks into a bar : male feminist capital and the “bloke turn” in feminism, *Feminist Media Studies*, pp. 1-17.

Welzer-Lang Daniel (1998), Déconstruire le masculin : Problèmes épistémologiques, In : *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Perrin, pp. 291-304, [en ligne], <https:// Cairn.info/l-histoire-sans-les-femmes-est-elle-possible-1998--9782262014742-page-291.htm?ref=doi>, (consulté le 7 août 2022).

Welzer-Lang Daniel (s. d.), *Nous, les mecs*, <http://journals.openedition.org/lectures>, Payot, [en ligne], <https://journals.openedition.org/lectures/12796>, (consulté le 7 août 2022).



## Annexe 1 – Guide d’entretien

Début de l’entretien	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Rappeler les buts de la recherche</li> <li>- Demander le consentement oral pour l’enregistrement et l’utilisation des données récoltées</li> <li>- Demander s’il y a encore des questions/ remarques</li> </ul>
Informations biographiques	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Âge</li> <li>- Orientation sexuelle</li> <li>- Milieu familial (économique, politique, social)</li> <li>- Parcours scolaire</li> <li>- Éventuels emplois</li> <li>- Positionnement politique</li> <li>- Situation personnelle (célibataire ou en couple)</li> </ul>
Socialisation primaire	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Quand tu étais jeune, c’était quoi l’organisation genrée dans ta famille /à l’école / dans les milieux que tu fréquentais ?</li> <li>- Tu avais plutôt des amis garçons ou filles ? (Boys club)</li> <li>- Est-ce qu’on parlait de féminisme chez toi ? Est-ce que tes parents y adhéraient ?</li> <li>- Est-ce que tu te sentais en adéquation avec ce que l’on attendait d’un garçon ? Est-ce que tu te posais des questions ?</li> </ul>
Découverte du féminisme	<ul style="list-style-type: none"> <li>- À quel moment tu as commencé à adhérer aux idées féministes ? Est-ce que des personnes ont participé à cette prise de conscience ?</li> <li>- Qu’est-ce que ça a provoqué chez toi ?</li> <li>- Comment est-ce que ça a modifié ta relation aux autres hommes ?</li> <li>- Comment est-ce que ça a modifié ta relation avec les femmes de ton entourage (copine, mère, sœur) ?</li> <li>- Est-ce que tu t’es rendu compte que tu avais des comportements</li> </ul>

	<p>problématiques ? Si oui, lesquels ?          Qu'est-ce que tu as changé ?</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Comment te définis-tu ? Féministe ? Pro-féministe ? Anti-sexiste ? Allié ? Autre ?</li> <li>- Pour quoi, quelle est ta place au sein des mouvements féministes ?</li> </ul>
<p>Configurer son identité militante dans certains espaces</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Comment tu définirais ton rapport à la masculinité aujourd'hui ? Comment tu conçois l'hétérosexualité / être cis</li> <li>- Quels liens entretiens-tu avec des hommes gays ? Comment les perçois-tu ?</li> <li>- Est-ce que tu agis désormais lorsque tu es témoin de comportements sexistes ? De violences ? Quelles stratégies tu mets en place pour gérer ces interventions ?</li> <li>- Comment ont évolué tes pratiques du quotidien ? Tes pratiques intimes avec tes partenaires ?</li> <li>- Est-ce que tu t'exprimes sur des plateformes virtuelles ou réelles sur les questions de genre ? Si oui, comment te présentes-tu ? Quelles réactions face à ces interactions ?</li> </ul>

## Annexe 2 - Codebook

Code	Groupe
Doutes	Place au sein des mouvements
Effets sur l'identité	Navigation Identité homme féministe
Gatekeeping Relationnel	Navigation Identité homme féministe
Hétéro Curieux	Navigation Identité homme féministe
Homophobie / Biphobie	Trajectoire de genre
Identification	Place au sein des mouvements
Impact Mère	Trajectoire de genre
Impact père	Trajectoire de genre
Légitimité Action Prise de Parole	Place au sein des mouvements
Medium d'Information	Navigation Identité homme féministe
Milieu Gay	Trajectoire de genre
Milieu Social	Trajectoire de genre
Milieu Social: Classe sociale Parents / Emplois	Trajectoire de genre
Milieu Social: Emploi	Trajectoire de genre
Milieu Social: Orientation politiques	Trajectoire de genre
Mobilité Sexuelle (Coming out/éveil sexuel)	Trajectoire de genre
Mobilité Géographique	Trajectoire de genre
Mobilité Sociale	Trajectoire de genre
Organisation Genrée Familiale	Trajectoire de genre
Place Hommes Mouvement	Place au sein des mouvements
Pornographie	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (contraception)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (corps, tactilité)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (couple)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (division sexuelle/travail domestique)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (militantisme)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (sexisme)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (sexualité)	Navigation Identité homme féministe
Pratiques (travail)	Navigation Identité homme féministe
Rapport Masculinité	Trajectoire de genre
Renégociation De l'Identification	Place au sein des mouvements
Retrait Du Mouvement	Place au sein des mouvements
Scolarité	Trajectoire de genre
Scolarité: Amitiés féminines	Trajectoire de genre
Scolarité: Études	Trajectoire de genre
Scolarité: Rapport aux Garçons	Trajectoire de genre
Scolarité: Renvoi Virilité	Trajectoire de genre
Soin	Navigation Identité homme féministe
Solidarité Femmes*	Trajectoire de genre
Solitude	Place au sein des mouvements
Termes employés	Place au sein des mouvements
Transmission des valeurs	Navigation Identité homme féministe
Turning Point	Navigation Identité homme féministe
Valorisation de Soi	Place au sein des mouvements